

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

LES GRÈVES

“ Enfin, voilà jusqu'à la Révolution qui s'émeut des 'grèves' et qui en tremble ! Elle a raison ; car, si on n'y prend garde et si on n'y porte remède, c'est la guerre sociale qui se prépare et qui menace.”

Que de fois ne l'avons-nous pas dit ? Et combien nos douloureuses prévisions ne se sont-elles pas cruellement réalisées ? La “ grève ”, c'est la lutte sur le champ de bataille, c'est l'*ultima ratio* de l'antagonisme industriel, c'est le canon des ouvriers contre les maîtres ! Or, au lieu de réserver cette arme terrible pour les cas extrêmes, alors que tout espoir de conciliation est perdu, on l'a autorisée, organisée, sanctionnée, sans avoir eu au préalable le soin si naturel, la prudence si vulgaire de constituer les éléments de la discussion, de l'entente et de la paix.

Le mal est ancien et il est profond. Il remonte aux funestes entraînements de l'Assemblée de 1791, qui n'a su que détruire sans réédifier, et qui, par haine des corporations closes, est allée jusqu'à nier et jusqu'à proscrire toute “ réunion sous prétexte d'intérêt commun ” !

Qu'il fallût abolir les entraves apportées à la liberté du travail, abaisser les barrières des anciens corps d'état, abolir les monopoles ; rien de plus vrai et de plus juste. Louis XVI, avec l'ardent amour qui l'animait pour le bien et pour la prospérité du peuple, Louis XVI l'avait compris et avait jeté les bases d'un légitime affranchissement. L'Assemblée commit la faute énorme de faire table rase, et elle créa du même coup l'impuissance de l'individualisme et la tyrannie de l'Etat.

L'association, ce grand principe chrétien et civilisateur, l'association par laquelle seule les hommes doublent et centuplent leur valeur, l'association qui est la force des faibles et la garantie des déshérités, l'association devint un délit, presque un crime ; et les rigueurs de la loi s'exercèrent contre ce droit naturel et social.

A l'heure qu'il est, l'erreur de 1791 n'est pas encore réparée ; malgré la leçon terrible de 1848, malgré les efforts sans nombre des économistes catholiques, malgré les avertissements redoutables des théories et des faits, l'association pour "intérêt commun", la réunion pour cause de protection commune ne sont point légalement permises et sont à peine tolérées sous le bon plaisir d'une administration qui se dépouille presque toujours de toute initiative et qui n'a guère gardé que le pouvoir d'interdire.

En revanche, — et par une contradiction, que nous avons criée sur les toits, mais vainement, — en revanche, la "coalition", et la "grève," qui en est la suite, sont régulièrement installées dans la loi.

Aussi, que voyons-nous ? A la moindre difficulté, pour des prétentions que nous ne voulons pas juger, mais qui peuvent être le résultat d'un essai audacieux ou d'un dangereux caprice, tout à coup le travail cesse chez des centaines et des milliers d'ouvriers ; les ateliers sont mis en interdit, la production s'arrête ; tout un peuple, conduit par ses tribuns, se retire sur le mont Sacré. Encore un coup, c'est la guerre !

Et la guerre entre qui ? entre les ouvriers et les patrons, entre le travail et le capital, c'est-à-dire entre les intérêts les plus connexes, entre les classes qui ont le besoin le plus intime de s'unir et de s'entendre !

Au détriment de qui ! des deux partis d'abord : les ouvriers souffrent et les patrons se ruinent ; du pays ensuite ; les consommateurs, le public, la France, sont privés des produits nécessaires, et, en fin de compte, c'est sur ce public, c'est sur la richesse générale, c'est sur la société que retombent les frais de cette lutte fratricide.

Quoi de plus amer ? — Eh bien ! il y a quelque chose de pire encore, et il faut que nous ayons le courage de le dire, parce que nous serions coupables de tenir la vérité captive et que les périls crévent les yeux des moins clairvoyants. Ce quelque chose, c'est le prétendu principe de la "solidarité", qui vient de faire son apparition dans les "grèves" actuelles, et qu'il faut démasquer et arrêter au passage.

Autant nous aimons et nous revendiquons l'association pour les ouvriers du même métier, ayant un intérêt commun et des conditions communes de travail, autant nous repoussons la "solidarité" générale entre toute espèce de "travailleurs", comme on dit dans les régions socialistes. Pour nous, "travailleurs" "solidarité" "association universelle", sont des mots meurtriers qui mènent à des guerres sociales.

Le "travailleur" *in genere*, les "travailleurs" pris comme masse, comme classe, n'existent pas. Il y a, et nous leur sommes profondément dévoués, il y a des ouvriers, des métiers, des corporations libres ; ces ouvriers ont le droit de se réunir, de se concerter ; ces métiers forment des liens utiles, respectables, nécessaires entre ceux qui les

exercer ; ces corporations libres doivent se former sans entraves sur la base de l'indépendance individuelle et de la communauté de protection ; elles doivent pouvoir choisir des représentants et des mandataires chargés de défendre leur cause. La solidarité existe entre membres d'un même état et d'une même association, en vertu du contrat. Le tout, sauf les exigences de l'ordre public. Voilà qui est clair !

Mais la "solidarité universelle" entre tous ceux qui sont ou qui se diraient ouvriers, n'inporte à quel titre ; mais la solidarité qui s'étendrait non seulement à un pays, à une nation, mais à divers pays et à toutes les nations ; mais la solidarité qui, par exemple, ferait entretenir les grèves des tailleurs par la caisse des charpentiers ou des imprimeurs, ou qui ferait payer de Londres les chômages de Paris : ce n'est plus du droit, ce n'est plus de la liberté, c'est l'hostilité entre les classes, c'est l'armement d'une moitié du monde contre l'autre, c'est la lutte de ceux qui n'ont que leurs bras contre ceux qui ont l'argent, l'intelligence et le crédit : c'est la guerre sociale !

Nous n'hésitons pas à déclarer qu'en économie politique comme au point de vue de l'ordre humain et divin, cette guerre est un crime.

Voulez-vous en comprendre l'étendue ? Renversez les termes : représentez-vous la coalition de toutes les forces du capital, la "grève" de tous les fabricants, de tous les patrons, de tous les maîtres, grève s'alimentant par les banques et par le crédit de l'Europe entière. Et dites si une pareille situation ne serait pas une tyrannie et un désordre sans pareil ! Dites si cet état de crise à outrance pourrait durer sans ébranler la société jusqu'en ses fondements ?

Eh bien ! qu'ils le sachent ou non, les partisans et les organisateurs de la "solidarité des travailleurs" ne préparent pas autre chose que ces batailles impies.

Et le remède maintenant ? Il n'y en a pas deux, et nous l'avons recommandé depuis des années, au risque d'être traité de Cassandre. Le voici :

Liberté des réunions et des associations, sous la surveillance de l'autorité ; formation de corporations libres et de syndicats élus, chargés de traiter des intérêts communs ; arbitrage amiable des délégations de patrons et d'ouvriers ; patronage et intervention officieuse d'hommes dévoués et désintéressés, animés du sentiment de la justice et de la fraternité ; et par-dessus tout, faveur aux doctrines religieuses, qui, seules, prêchent efficacement la paix, l'union et la concorde !

Le temps presse : il faut que le législateur avise et que les publicistes y mettent tout leur zèle.

Déjà — rendons à chacun ce qui lui est dû — déjà le *Siècle* commence à prononcer des paroles qui décèlent chez lui, avec une salutaire crainte,

le désir de fournir de bons conseils. Il reconnaît le droit des "grèves", mais il dit avec raison aux deux parties contendantes :

"Ni les patrons ni les ouvriers ne doivent perdre de vue les conséquences possibles d'un entêtement réciproque : le danger est le même pour les uns comme pour les autres, et il leur importe à tous de ne pas se faire d'illusions."

Puis il ajoute, ce qui est meilleur encore :

"A côté du droit de coalition, les ouvriers, d'ailleurs, ont celui d'association, et quand ce dernier droit est exercé dans de bonnes conditions, il vaut infiniment mieux y avoir recours que d'user du premier. — *Bénard.*"

Seulement le *Siècle* oublie que si le droit de coalition est réglé, le droit d'association ne l'est pas, et que là est la vraie lacune à combler au plus vite.

Chose non moins remarquable ! Les théoriciens qui proposent l'utopie insensée de la "suppression du salariat" n'en sont pas moins obligés de déclarer que "la grève est un moyen barbare". Cette parole, notez-le bien, est dans la bouche des partisans de la "solidarité universelle". L'aveu doit être recueilli.

Donc, encore une fois, liberté des associations, spécialité des associations ; droit de réunion, et réunion basée sur l'intérêt commun ; et pardessus tout, fraternité et charité : là est le salut, non ailleurs !

—*L'Union.*

LA VIE DE CHATEAU.

LA PARTIE DE BILLARD.

Tout le monde, Dieu merci, n'est pas malade, et n'a pas besoin d'aller chercher la santé, dans la belle saison, à Vichy, au Mont-Dore, à Uriage, à Aix, à Bade, à Wiesbaden ou à Hombourg. Par les grandes chaleurs, les voyages d'excursion n'ont rien d'agréable, et les wagons des chemins de fer, pour peu qu'ils soient au complet, ne sont pas sans ressemblance avec les étuves et les fours. Ceux qui possèdent de beaux ombrages ont donc bien raison d'aller leur demander asile pendant les jours caniculaires, et la coïncidence des vacances avec cette époque de l'année est un motif déterminant, car on peut lâcher, dans les allées du parc, cette fougueuse jeunesse qui, fatiguée du régime

scolaire, a besoin de se reposer du thème, de la version, des savants traités de Legendre, de Tarnier, de Briot, de Roguet et d'Amiot, et d'apercevoir d'autres tableaux que le tableau noir de l'étude, où la géométrie trace, avec la craie qui grince, ses figures peu souriantes, et l'algèbre ses interminables équations. L'aumônier, s'il y a une chapelle au château, ou, à son défaut, quelque jeune séminariste que son savoir précoce et sa santé un peu délabrée ont décidé à accepter les fonctions d'un préceptorat temporaire, rattrapera pendant quelques moments de la journée nos jeunes faons échappés, pour empêcher leur mémoire de se brouiller complètement avec le latin et le grec. Mais ces moments seront courts : le travail tient dans les vacances la place étroite que les récréations occupent dans l'année scolaire. Ici le repos devient la règle et l'étude l'exception.

Rien de plus agréable que la vie de château, quand le château est situé dans un pays pittoresque, au milieu d'un beau parc, entouré de promenades variées, et surtout quand le châtelain et la châtelaine ont ces vertus et ces grâces hospitalières que rien ne saurait remplacer. La vie de château, telle que je la comprends, telle que je l'ai goûtée quelquefois, est alors la plus charmante qu'on puisse imaginer ; c'est un mélange de la solitude et du monde, de l'animation de la société avec le silence paisible de la campagne au milieu duquel les nouveaux arrivants apportent un peu du mouvement et du bruit de la ville, qui expirent bientôt après avoir jeté un nouvel intérêt dans la conversation. L'art de la châtelaine, c'est de bien choisir ses invités, d'appareiller les goûts et les caractères, de composer une société comme on compose un bouquet, ou plutôt comme on compose un concert, de manière que les dissonances se perdent dans l'ensemble, et que les *solis* soient en harmonie avec les cœurs. Si vous mêlez à cela une douce liberté qui ne nuise point à l'ordre et ne trouble pas la régularité, vous avez une sorte de paradis terrestre où vos hôtes séjourneront avec bonheur, et qu'ils ne quitteront qu'à regret.

Quand une famille est nombreuse et bien unie, elle suffit à peupler un château. Je suis sûr que, si Mme de Sévigné avait eu aux Rochers le marquis et la marquise de Grignan, avec leur charmante Pauline, et son fils, le marquis de Sévigné, avec sa petite femme, elle n'aurait pas réclamé d'autres hôtes ; quelques visites à peine pour mieux savourer ensuite le plaisir de se retrouver seule. Personne n'a mieux peint qu'elle les tranquilles plaisirs de cette vie, parce que personne ne les a mieux sentis. " Voulez-vous savoir notre vie, ma chère enfant, écrit-elle à Mme de Grignan alors en Provence, la voici : Nous nous levons à huit heures, la messe à neuf, le temps fait qu'on se promène ou pas, ensemble ou chacun de son côté : on dîne bien, il vient un voisin, on

parle de nouvelles ; nous travaillons l'après-dîner, ma belle fille à cent sortes de choses, moi à deux bandes de tapisserie que Mme de Carman me donna à Chaulnes ; à cinq heures on se sépare ; on se promène ou seule ou en compagnie, on se rencontre à une place fort belle, on a un livre, on prie Dieu, on rêve à sa chère fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence, tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très-agréables et fort bons : nous en avons de dévotion, les autres d'histoire ; cela nous amuse et nous occupe ; nous raisonnons sur ce que nous avons lu ; mon fils est infatigable, il lit cinq heures de suite si l'on veut. Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi. Nous avons eu du monde, nous en aurons encore, nous n'en souhaitons point ; quand il y en a, on en est bien aise. Mon fils a des ouvriers ; il fait *parer*, comme on dit ici, ses grandes allées ; vraiment elles sont belles ; il fait sabler son jardin. Nous soupions à huit heures ; Sévigné lit après souper, mais des livres gais, de peur de dormir ; ils s'en vont à dix heures, je ne me couche guère que vers minuit. Voilà quelle est à peu près la règle de notre couvent ; il y a sur la porte : *Sainte liberté, ou fais ce que tu voudras*. J'aime cent fois mieux cette vie que celle de Rennes."

Telle était la vie de château chez nos pères. Laissez-moi ajouter, pour l'instruction de notre génération, qu'ils lisaient beaucoup, non pas seulement comme nous, des journaux,—on n'avait guère dans ce temps-là que le *Mercur*,—mais des livres, et quels livres ! " Nous lisons les *Variations*, de M. de Meaux, écrit des Rochers Mme de Sévigné ; ah ! le beau livre à mon gré !" Elle écrit dans une autre lettre, toujours datée des Rochers : " J'ai voulu tâter des *Préjugés*, de Nicole, je les trouve admirables." Puis elle dit encore ailleurs : " Nous avons un temps parfait, nous lisons beaucoup, et je sens le plaisir de n'avoir point de mémoire, car les comédies de Corneille, les œuvres de Despréaux, tout cela repase devant moi sans m'ennuyer." En revanche, Mme de Grignan lui écrit de Provence quelle lit les Epîtres de saint Paul, Bourdaloue, Fléchier, Pascal, Arnauld, Descartes, Malebranche, Tacite, dans sa langue même, le Tasse, dans la sienne ; voilà les grandes lectures des femmes de ce temps, ce qui ne les empêchait pas de lire le soir *Cyrus* et tous les romans de chevalerie, pour égayer la fin de la journée. Je crois que les châtelains de nos jours gagneraient à faire de même, et je voudrais qu'on rencontrât sur la table ronde de leurs salons les *Sophistes*, du P. Gratry, la *Charité*, de Mgr Dupanloup, les livres de MM. Nicolas, Veuillot, Poujoulat, sur la divinité de Jésus-Christ, les *Saints Lieux*, de Mgr Mislin, les *Moines d'Occident*, de M. de Montalembert, le livre sur la *Prière*, de M. Laurentie et ses autres ouvrages, les *Œuvres de Sainte Thérèse*, la *Vie de saint Fran-*

vois de Sales, par M. le curé de Saint-Sulpice, le livre de M. Rio sur *Shakespeare*, les lettres de Mme Swetchine et du P. Lacordaire, Châteaubriand, Joseph de Maistre, Bonald. C'est pendant l'été surtout qu'on a le loisir de lire et de méditer, comme le recommande le R. P. Petétot, dans ses *Homélies*. C'est encore Mme de Sévigné qui l'a dit, en peignant sa vie aux *Rochers* : " Un livre de dévotion et un livre d'histoire, on va de l'un à l'autre, cela fait du divertissement ; un peu rêver à Dieu, à sa Providence, posséder son âme, songer à l'avenir ! "

Si je connaissais un plus aimable prédicateur, une châtelaine qui s'entendit mieux à faire les honneurs à une grande compagnie, comme à se passer de compagnie, au besoin, et à se suffire à elle-même, je vous la citerais. C'est elle qui l'a dit : " Avec des livres, le temps passe en sa manière, aussi vite que dans le plus brillant château ; je plains ceux qui n'aiment point à lire. "

Ils sont doublement à plaindre depuis qu'on a imprimé les *Lettres* de Mme de Sévigné.

Ce qui rend la vie de château si douce, c'est ce mélange de causerie et de lecture, de recueillement et d'épanchement, de promenades solitaires sous les allées ombreuses et d'excursions en grande compagnie vers les sites les plus renommés et les ruines historiques du voisinage. Cette succession rapide d'impressions fait que les heures se passent sans se ressembler. Le matin, chacun reste son maître jusqu'au déjeuner. Entre dix ou onze heures, on se rend au salon, à l'appel de la cloche, et on échange les questions et les politesses d'usage en attendant qu'un second coup de cloche avertisse que le moment de passer dans la salle à manger est venu. C'est ordinairement après déjeuner que les lettres et les journaux arrivent. La poste qui, dans la vie parisienne, si secouée et si agitée, joue un rôle de médiocre importance, fait événement dans la vie de château. Madame E. de Girardin, cette femme d'un esprit primesautier qui mettait trop facilement la bride sur le col à son esprit, a dit les choses les plus étranges et les plus saugrenues sur l'arrivée du piéton à la campagne ; Mme de Sévigné, qui pensait mieux et qui même écrivait mieux, n'en déplaît aux admirateurs excessifs du vicomte de Launay, a écrit sur les merveilles et les bontés de la poste qui lui permettait de converser d'un bout de la France à l'autre avec sa chère Mme de Grignan les plus charmantes choses. L'arrivée du courrier fait circuler les nouvelles dans le château. C'est un incident, un courant qui s'établit dans le lac de la vie paisible. Ce sont des parents, des amis qui de tous les points de la France, de l'Europe, des bains de mer, des eaux, s'entretiennent avec ceux qu'ils ont laissés derrière eux. Faire sa correspondance, y répondre, c'est une des occupations les plus agréables dans la saison de la villégiature. Ceux qui

ont des lettres à écrire remontent dans leur appartement après une courte promenade ; les autres se promènent plus longtemps, et, après quelques instants de causerie, rentrent à leur tour. Ce n'est guère qu'entre deux ou trois heures qu'on organise les excursions pour les environs ou les visites aux châteaux voisins, quand le temps le permet.

On est de retour vers sept heures pour dîner. Alors ceux qui ont préféré demeurer au château et ceux qui ont fait partie de l'excursion se rencontrent de nouveau dans le salon, et, après avoir dîné, passent la soirée ensemble. Malheureusement, dans les châteaux modernes, on lit moins qu'on ne lisait aux Rochers. De là vient que le billard est devenu une ressource pour ceux qui n'aiment pas les cartes. C'est du reste un excellent exercice, quand on en use sans en abuser.

Je ne chercherai point à faire de la science à propos de billard. Il importe peu que les étymologistes attribuent à ce mot deux origines : les uns le faisant venir de *billus*, bâton, parce qu'autrefois on disait *biller* pour exprimer l'action d'attacher la corde d'un bateau aux billes ou aux bâtons de la rive ; les autres le faisant dériver de *pila*, globe ou boule, parce que, selon eux, l'idée du jeu de boules sur le tapis vert étendu par la nature dans les prés a dû donner l'idée de rouler des billes sur le tapis vert d'un billard. J'ajouterai seulement que l'invention du jeu de billard a été successivement attribuée aux Russes et aux Chinois. La seule chose certaine, c'est qu'il y a environ quatre siècles que ce jeu est connu en Europe. Je crois inutile d'en consigner ici les règles que l'on trouve partout : le carembolage, le doublé, la bille au même, la partie à deux, à quatre, la poule, dans laquelle le nombre des joueurs est illimité, quoiqu'il n'y ait que deux billes. Au fond, le jeu de billard est fondé sur la géométrie, et il y a là toute une théorie d'angles d'incidence et d'angles de réflexion qu'il s'agit d'appliquer au jugé ; de là ce proverbe " qu'il faut qu'un bon joueur de billard ait le compas dans l'œil." Le billard a fourni deux autres expressions à notre dictionnaire : un *faiseur de raccrocs* est un homme qui réussit, non par son mérite, mais par hasard ; un *homme qui se blouse* est un homme qui trouve une déconvenue là où il espérait un succès. Un joueur de billard émérite assure quelque part que la chevalerie guerrière du quatorzième et du quinzième siècles trouvait un grand plaisir à jouer au billard après les passe d'armes et des tournois dont ce jeu offre l'image, en remplaçant le coup de lance par le coup de queue. Toujours est-il qu'il offre un passe-temps hygiénique et un exercice utile dans les châteaux et dans les maisons de campagne, quand la chaleur est trop intense ou que le temps est à la pluie.

Deux souvenirs historiques se rattachent trop intimement au jeu de billard pour être passés ici sous silence : Louis XIV aimait beaucoup

ce jeu, et l'adresse que Chamillard déployait dans cet exercice contribua à sa fortune, qui marcha aussi vite que sa bille. On lit, dans le *Journal* de Dangeau, cet historiographe exact de tous les événements, petits ou grands, du règne de Louis XIV, les passages suivants : " Année 1684 : les jours d'appartement on entrait dans l'appartement à sept heures. Le roi jouait au billard jusqu'à neuf. Les joueurs étaient le duc de Vendôme, M. le Grand, M. le duc de Gramont et M. Chamillard. Mme la Dauphine voyait un moment jouer le roi, puis allait un quart d'heure à la musique, et ensuite commençait le bal. Monseigneur jouait d'ordinaire au lansquenet ou à culbas."... " Jeudi, 7 février 1786 : le roi, sachant que M. de Ris avait envoyé aux parties casuelles sa démission de maître des requêtes, en donna l'agrément à M. Chamillard, qui a l'honneur de jouer avec lui depuis deux ans, et qui est un très-honnête homme. Il n'avait point consigné ; ainsi la faveur est grande, et S. M. même lui donne deux mille pistoles pour l'aider à payer sa charge."

Le second souvenir historique a quelque chose de touchant. C'est dans les *Souvenirs de quarante ans*, écrits, on le sait, par Mlle Pauline de Tourzel, devenue Mme la comtesse de Béarn, que je le trouve. Mme la marquise de Tourzel, sa mère, était gouvernante des enfants de France ; après avoir suivi la famille royale et sa mère, de Versailles à Paris, le lendemain des journées du 5 et 6 octobre, Mlle Pauline de Tourzel les suivit au mois d'août 1790 de Paris à Saint-Cloud, où les meneurs de l'Assemblée consentirent à ce que le roi passât le reste de la belle saison : " Rien n'était préparé à Saint-Cloud pour l'arrivée du roi, dit Mme de Béarn. Chacun provisoirement s'établit comme il put. Madame, depuis sa première communion, mangeait avec le roi ; M. le Dauphin mangeait seul ; ma mère avait une table et recevait les personnes de service près de la famille royale. Au bout de quelques jours, le roi décida que les personnes du voyage seraient admises à sa table. J'étais du voyage, mais j'étais bien jeune ; en outre, je n'étais pas présentée puisque je n'étais pas mariée. Je ne pouvais, d'après l'étiquette, être admise à la table du roi ; je me trouvais donc dans la nécessité de dîner seule. Le roi daigna s'apercevoir de mon absence, et, avec cette bonté qu'il me montrait en toute occasion, il pensa à me retirer de ma solitude. C'était chose assez difficile, car, à la cour, l'étiquette faisait loi. Le roi leva toute objection en disant à ma mère :

" — Madame de Tourzel, de pareilles circonstances ne se rencontreront plus, je l'espère ; votre fille mérite bien une exception, elle sera des nôtres, amenez-nous-la..."

" Tous les jours, après dîner, ma mère allait chercher M. le Dauphin, qui se réunissait à sa famille. Le roi, la reine, Mme Elisabeth, jouaient

au billard ; les autres personnes, dispersées dans le salon, causaient ou regardaient jouer. Cette partie durait environ une heure, après quoi l'on montait en calèche et l'on allait se promener dans les environs. Après le repas, le roi faisait une poule au billard avec sa famille, et admettait à cette partie quelques-unes des personnes présentes. Je suivais le jeu avec quelque intérêt. Le roi me dit un jour :

“ — Pauline, savez-vous jouer au billard ?

“ — Non, sire, répondis-je.

“ — Ah ! ah ! il faut que vous sachiez jouer au billard.

“ Effectivement, le lendemain après le dîner, et la partie de la famille finie, il me donna la première leçon, et tous les jours il eut l'extrême bonté de continuer ce qu'il avait commencé. C'est à lui que je dois de pouvoir vous battre aujourd'hui, mes enfants.”

Excellent prince, qui déjà frappé dans sa puissance, menacé dans sa liberté, et, il ne se le dissimulait déjà plus, dans sa vie, oubliait les soucis du présent et les sombres préoccupations de l'avenir pour épargner des ennuis et ménager un plaisir à une jeune fille.

A. N.

LES PIONNIERS SAINTONGEOIS

ET LA

NOUVELLE CONFEDERATION DE L'AMERIQUE DU NORD.

(Voir pages 70 et 189.)

Les guerres continuelles de Louis XIV avaient arrêté l'émigration ; mais les grandes vues commerciales de la Régence raniment l'esprit d'entreprise. Alors vont commencer, en Canada, de nouvelles familles, dont les chefs, originaires de la Charente-Inférieure, sont :

Saintes, 1717, Jacques Bertin, de Mortagne.

St-Jean-d'Angély, 1718, Jean Forton, de Saint-Jean-d'Angély.

La Rochelle, 1718, Jean Dufour, de La Rochelle.

Saintes, 1718, Jean-Jacques Richard, de Maisse, diocèse de Saintes.

La Rochelle, 1719, Joseph Fillion.

La Rochelle, 1721, Louis Bazile, de La Rochelle.

St-Jean-d'Angély, 1721, Jacques Jacquenot, de Grand-Jean.

St-Jean-d'Angély, 1721, Etienne Durivau, diocèse de Saintes.

Saintes, 1722, Mathurin Moreau, St-Georges-des-Coteaux.

Saintes, 1722, Jean Veillon, paroisse de Meschers, évêché de Saintes.

La Rochelle, 1722, Jean-Baptiste Des-salines, de La Rochelle.

Saintes, 1722, André Arnault, de Villeneuve-de-Préguillac.

On sent alors un moment le contre-coup du désastre de Law. Le mouvement semble suspendu. Mais, dans les années suivantes, la paix, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, laisse la colonisation se développer. Nous voyons alors, au nombre des Charentais qui se marient dans la province de Québec :

La Rochelle, 1725, Louis Paquet, de Saint-Romain, diocèse de La Rochelle.

La Rochelle, 1726, Antoine Gillet, de La Rochelle, paroisse de St-Jean du Perrot.

Rochefort, 1727, Michel Laporte, de Rochefort.

La Rochelle, 1727, François Paradis, de St-Jean, de La Rochelle.

La Rochelle, 1728, Georges Dupin-Belugard, de Rochefort.

La Rochelle, 1728, Pierre Roy, de La Rochelle.

Rochefort, 1728, Marie-Anne Couru, de Rochefort.

Saintes, 1729, Jean Roudier, de Ré-teaux.

Saintes, 1730, Jacques Coutant, de Pons.

La Rochelle, 1730, Jacques Campaut, de La Rochelle.

La Rochelle, 1731, Raymond de Gré, de La Rochelle.

Rochefort, 1734, Pierre Larmé, de Rochefort.

Marennes, 1734, Pierre Bouchard, de Marennes.

La Rochelle, 1735, Claude Croisetière, de Saint-Barthélemy.

Marennes, 1735, Bernard Lavelette, de Sainte-Marie d'Oleron.

La Rochelle, 1736, Jacques Leclerc, de St-Barthélemy, évêché de La Rochelle.

La Rochelle, 1736, Jean Claveau, de Marans.

Saintes, 1737, Jean Charpentier, de Sainte-Radégonde.

Saintes, 1722, François Duguaat, diocèse de Saintes.

La Rochelle, 1722, Jean Courtin, d'Angoulins.

Marennes, 1722, Jean Besiers de Chaillevette.

La Rochelle, 1722, Pierre Robin, de Saint-Jean du Perrot de La Rochelle.

La Rochelle, 1787, Pierre Arnaud, île de Ré.

Saintes, 1737, Pierre Noël, de Corme-Royal.

Saintes, 1738, Louis Gatineau, de Saint-Etienne de Saintes.

La Rochelle, 1738, Denis Goguet, de la Florde, île de Rhé.

Saintes, 1738, Antoine Sarrazin, de Gemozac.

Saintes, 1738, Jean Robin, de La-touche-de-Chaniers.

Saintes, 1738, Pierre Haleau, de Nieul.

La Rochelle, 1740, François Chevalier, de Saint-Sauveur de La Rochelle.

Rochefort, 1740, Louis Bodin, de Rochefort.

Rochefort, 1740, Pierre Marchand, fils de Louis Marchand, procureur au siège présidial de La Rochelle.

Saintes, 1741, François Dumergue, de Thézac.

La Rochelle, 1741, Jacques Bridard, de La Rochelle.

Marennes, 1741, François de Jou, de Breuille.

Rochefort, 1742, Pierre Marchand, de Saint-Louis de Rochefort.

Rochefort, 1742, Pierre Bougrat de St-Martin, île de Rhé.

La Rochelle, 1742, Marie Ruiller, de La Rochelle.

Saintes, 1742, Guillaume Tachet, de Saint-Sauvant.

Marennes, 1743, Pierre Cholet, Saint-Georges-en-l'Île d'Oleron.

Rochefort, 1743, Simon Bourbonnais, de Rochefort.

La fin du long ministère du cardinal Fleury commence une période de guerre. Néanmoins, des émigrants de l'Aunis et de la Saintonge continuent de faire souche en Canada, ce sont :

Rochefort, 1744, Jacques Bodin, St-Louis de Rochefort.

Saintes, 1744, Marie-Anne Boismené, de St-Etienne, de Mortagne.

Saintes, 1744, Louis Labarre, de Semussac.

Saintes, 1746, François Benjoux, paroisse du Chay.

Saintes, 1746, Yves Boilevin, de la paroisse de Rioux-Martin.

Marennnes, 1747, Pierre Virmontois, de Marennnes.

Saintes, 1758, Jean Gouffretreau, dit l'Épée, sergent, Ste-Colombe, ville de Saintes.

La Rochelle, 1748, François Girard, de La Rochelle.

La Rochelle, 1748, Joseph Comte, Notre-Dame de La Rochelle.

La Rochelle, 1748, François Bellet, de Charron.

Saintes, 1748, Pierre Robert Bombardier, de la paroisse de Pont-Labbé.

La Rochelle, 1748, Noble homme, Claude Denis, écuyer, sieur de Bonnaventure, de la paroisse de St-Sauveur, de La Rochelle, fils de Simon, capitaine de frégate ;—épouse Louise Denis.

Marennnes, 1749, François Benoit, St-Sébastien, de La Tremblade.

Rochefort, 1749, Michel Laporte.

La Rochelle, Charles Moquillon, St-Nicholas de La Rochelle.

St - Jean - d'Angély, 1750, Arnaud Chaussat, Julien-de-l'Escalo.

Rochefort, 1750, Etienne Nicolas, de Saint-Sauveur, de La Rochelle.

Rochefort, 1750, Victor Almain, écrivain de la marine, de Saint-Louis, de Rochefort.

Rochefort, 1750, André Chauvet, pilote des vaisseaux du roi, de Saint-Louis, de Rochefort.

Marennnes, 1751, François Gabriel, Ferrière, de Brouage.

Saintes, 1751, François Pitart, Saujon.

La Rochelle, 1751, Henri Morin, Saint-Sauveur, de La Rochelle.

Marennnes, 1753, Jean Requiem, capitaine de navire, de La Tremblade.

Marennnes, 1753, Pierre Claverie, de Susmion, d'Oleron ;—épouse Marie-Anne Duperré.

Rochefort, 1753, Charles Lévêque, Notre-Dame, de La Rochelle.

La Rochelle, 1753, Jacques Perrotin, St. Martin, ile de Rhé.

Saintes, 1754, Jean Coupron, de Pizanni.

La Rochelle, 1754, Pierre Blanchard, de St-Jean-du-Perrot, La Rochelle.

Saintes, 1754, Pierre Durand, St. Porchaire.

Jonzac, 1755, François Pellisson, de Saint-Dizant-du-Bois.

St - Jean - d'Angély, 1755, Jacques Frelat, de Champdolent.

La Rochelle, 1756, Suzanne Croisette, Saint-Barthélemy, de La Rochelle.

La Rochelle, 1756, Louis Courtin, de Tousse, diocèse de La Rochelle.

La Rochelle, 1756, Pierre Granges, Saint-Nicolas de la Rochelle.

La Rochelle, 1756, Louis Gattes, dit Belle-Fleur, sergent, de Saint-Pierre-Deschaulete.

La Rochelle, 1756, Pierre Borneut, de la Couarde, ile de Rhé.

La Rochelle, 1757, Jean Vaucelle, de La Rochelle.

Marennnes, 1757, Charlotte Morisset, St-Jean d'Oleron.

Marennnes, 1757, Denis Pellissier, dit Saintonge, de Saint-Pierre de Royan.

Marennnes, 1757, Dorothee Gosselin, de St-Laurent, ile d'Oleron.

Saintes, 1757, François Blanchard, du Douhet.

La Rochelle, 1757, Maurice Richard, de la Flotte, ile de Rhé.

Rochefort, 1759, Jean Marguerit, dit Va-de-bon-Cœur, de Rochefort.

La Rochelle, 1859, Jean Gobert, St-Jean-du-Perrot, La Rochelle.

Jonzac, 1762, Arnaud-Guillaume Paulet, de Bedenac.

Marennès, 1764, Pierre Portnait, d'Oleron.

La Rochelle, 1765, Jean Moreau, de Benon.

Marennès, 1766, Jean Requiem, de Marennès.

Tels sont les noms de l'Aunis et de la Saintonge que nous avons pu recueillir depuis le commencement du règne de Louis XIV, jusqu'à l'époque du traité de Paris, qui nous fit perdre notre magnifique colonie, restée, après ce traité, fermée pendant près d'un siècle à nos vaisseaux. Ce n'est que sous Napoléon III, en 1855, que la frégate la *Capricieuse*, commandée par M. de Belvèze, a ouvert de nouveau les eaux du Saint-Laurent à notre navigation, à la grande joie des habitants qui s'écriaient avec transport : "Voilà nos gens qui reviennent."

Si l'on songe maintenant à l'extension des familles canadiennes dans lesquelles le chiffre de dix à douze enfants n'était pas rare, on peut juger par le temps qui s'est écoulé entre les époques que nous avons indiquées et celui-ci, le nombre des générations qui ont dû se multiplier, et par là le développement des familles d'origine charentaise répandues dans l'Amérique du Nord.

Au commencement de la colonisation, Colbert accordait une pension annuelle de 300 livres aux familles qui avaient dix enfants, et une de 400 à ceux qui en avaient douze. Il voulait également que les habitants qui en auraient le plus fussent préférés aux autres.

C'était comme un concours ouvert. Ce concours n'a pas cessé depuis 1763.

Comme depuis cette époque, il ne venait plus d'émigrants de France, avoir de grandes familles était le seul moyen pour la race française de n'être pas débordée par le flot de l'émigration anglaise. Aussi l'un d'eux disait-il avec raison à M. Ampère : "Nous sommes terribles pour les enfants." Nous le croyons sans peine. Il fallait sauver la nationalité, et l'on ne regardait pas à accroître les embarras. Dieu bénit du reste les grandes familles, et il s'est fréquemment détaché d'elles des hommes de mérite. Dans les noms que présente notre liste, il en est plus d'un dont la France se ferait honneur. Nous avons, par exemple, entendu parler avec les plus grands éloges de M. Chauveau, écrivain qui a occupé dernièrement de hautes fonctions, par un ancien grand juge du Canada, notre ami regretté. Or, nous croyons qu'on doit tenir compte de l'opinion d'un homme aussi éminent que l'était lui-même sir Hippolyte Lafontaine, le chef du parti franco-canadien, après l'exil de M. Papineau.

Ainsi, d'après ce que nous avons dit, la métropole a, selon nous, intérêt à ne pas perdre de vue un peuple qui s'applique à maintenir ses traditions, sa langue, sa religion au prix de son sang qui est le nôtre.

Et puisque la Saintonge a donné à ce pays son fondateur, il nous semble que c'est à elle à lui donner aussi avant les autres provinces de France les premières preuves de sympathie, nous dirons plus, de confraternité. Ces preuves montreront que l'union entre les deux peuples, pour n'être plus politique, peut aisément se resserrer par l'idée d'une même origine et par la communauté des souvenirs comme par celle des sentiments.

Et comment en serait-il autrement quand l'histoire de la Saintonge et de l'Aunis se lie aussi souvent, aussi étroitement à celle du Canada ?

Les noms des Begon, des Beauharnois, du marquis de la Galissonnière n'appartiennent-ils pas autant au Canada qu'à Rochefort.

Le fils de Michel Begon, qui créa réellement ce port, n'alla-t-il pas en Canada, comme intendant ?

M. de Beauharnois, intendant de cette colonie avant le fils de Michel Begon, et frère du marquis de Beauharnois qui en fut si longtemps gouverneur, ne fut-il pas également intendant de Rochefort.

N'est-ce pas, à l'époque de Champlain un contrôleur des salines de Brouage, qui donna les moyens d'envoyer les premières missions des Récollets au lac Huron.

La Rochelle, d'où sont sortis tant d'émigrants, n'était-elle pas également le port le plus en relation avec le Canada ?—N'en a-t-on pas entre autres une preuve dans les *ex-voto* suspendus aux murs de l'église de Saint-Jean-du-Perrot devant laquelle demeurait en 1545 Jean Alphonse, le fameux pilote de Roberval et de Pantagruel ?

Evidemment tous ces souvenirs communs ne sauraient être négligés plus longtemps et pour les sauver de l'oubli, pour les ramener à l'attention, il faut les grouper dans un monument, autour d'une gloire en laquelle ils se confondent, soit parce qu'elle en a été le principe, soit parce que l'homme qui l'a conquise a le premier tiré parti des actes de ceux qui l'avaient précédé.

Cette gloire, pour nous, est celle de Samuel Champlain ; sans doute, généralement on connaît aussi peu la noble vie de ce personnage dans la Saintonge, qu'on ignore à Rouen l'histoire du grand découvreur de la Louisiane, Cavalier de la Salle. Mais pour être tardive, l'heure de la justice n'arrivera pas moins pour eux. Nous l'espérons, et jusqu'à un certain point peut-être, leur renommée bénéficiera-t-elle du long ajournement qu'elle a subi, puisque la grandeur des découvreurs comme celle des pionniers ne cessera de s'accroître avec le développement même des pays auxquels leur dévouement a donné naissance.

L'Indépendant.

UNE NUIT TERRIBLE

(Voir page 119.)

“ Etait-ce mon attitude menaçante qui produisit une impression inattendue sur nos féroces ennemis, ou était-ce la course rapide de nos chevaux ? Le fait est qu'ils se retirèrent à une petite distance en arrière, de telle façon que nous gagnâmes une avance peu considérable, il est vrai, mais inappréciable dans notre position. Je regardai autour de moi et j'aperçus tout près de nous la cabane dont la porte était ouverte.

“ Kosko jeta des cris de joie en arrêtant avec force les chevaux, et il sauta à bas de son siège.

“ — Nous y sommes ! nous y sommes ! s'écria-t-il ; maintenant, vite ! vite ! ne perdons pas un instant.

“ Déjà Aninia avait quitté le traîneau avec une grande présence d'esprit, et s'était réfugiée dans la cabane. Kosko la suivait, portant dans ses bras la femme de chambre toujours évanouie ; j'étais le dernier.

“ En pénétrant sous cet abri, le vieux serviteur m'arracha avec une grande hâte le fusil des mains et sortit promptement de la cabane.

“ Je restai tout ébahi, et, en le suivant des yeux, j'aperçus les loups qui reparaissaient nombreux et menaçants, et qui allaient dans un instant arriver près de nous.

“ J'appelai Kosko et le conjurai de ne pas s'exposer, mais ce qu'il voulait exécuter était déjà fait.

“ A l'aide de deux coups de fouet il avait fait repartir les chevaux au galop, et il revenait au moment même où deux des monstres altérés de sang s'élançaient vers la cabane. Il les tua tous les deux avec la crosse du fusil, entra bien vite et ferma sur nous avec des verrous la forte porte de chêne de la cabane.

“ Il était temps !

“ Je chercherais en vain à dépeindre les sentiments dont j'étais alors pénétré. Bien des années se sont écoulées depuis cette terrible aventure, un grand nombre d'événements sont survenus, dont mon cœur a gardé le souvenir, mais rien ne ressemble à ce que j'éprouvai dans ce moment. La joie débordait de mon cœur à la vue de ma sœur hors de danger ; je me regardais en même temps comme un affreux criminel,

moi qui avais pu douter de la puissance et de la bonté de Dieu. Je n'osais pas parler à Aninia. Sa confiance en Dieu n'avait pas failli, et elle lui adressait maintenant d'une voix ferme sa prière d'actions de grâces.

“ Le bruit des loups attaquant la porte bien fermée m'arracha enfin à ces réflexions. Je rassemblai mes idées et je cherchai à unir ma prière à celle de ma sœur ; je réussis enfin et je conçus l'espoir que Dieu me pardonnerait mon manque de confiance et la défaillance de ma foi.

“ Lorsque Kosko avait fait partir les chevaux, il avait eu la présence d'esprit d'arracher la lanterne allumée du traîneau et de l'apporter dans la cabane hospitalière. Pendant que les hurlements des loups se faisaient entendre, tandis qu'ils sautaient contre la porte et qu'ils essayaient de grimper contre la fenêtre munie de forts volets, nous examinâmes l'intérieur de la cabane et les objets qui nous entouraient.

“ Nous ne trouvâmes que des murs nus en terre glaise ; un banc de pierre s'étendait le long de ces murs ; dans un des coins se trouvait un peu de paille à moitié pourrie, mais à côté il y avait un trésor inestimable ; une quantité de bois suffisante pour nous garantir pendant vingt-quatre heures contre une température glaciale.

“ Le vieux domestique ne perdit pas un moment pour s'en servir, et bientôt un feu bienfaisant flamba au milieu de la cabane. La fumée montait vers le plafond et se perdait par une de ces ouvertures du toit qu'on pratique ordinairement dans les cabanes des chasseurs. Je respirai plus librement à cette heure et je regardai avec plus de tranquillité ma sœur bien-aimée qui était assise sur le banc, occupée à ranimer la femme de chambre que Kosko avait couchée en cet endroit. Quelques gouttes d'une boisson spiritueuse firent rouvrir les yeux à cette femme, puis nous nous rassemblâmes autour du feu, dont la chaleur vivifiante produisit un bon effet sur nous tous.

“ Tout en entendant les hurlements de nos terribles ennemis, nous nous félicitâmes de leur avoir échappé. La femme de chambre, délivrée de la paralysie de la terreur, se mit alors à raconter avec une volubilité intarissable tout ce qu'elle avait souffert ; elle avait tout vu, tout entendu, quoique profondément évanouie.

“ Je m'étais emparé de la main d'Aninia ; nos regards se rencontrèrent, et, sans que nous eûmes besoin d'échanger un seul mot, ils exprimaient la douce émotion de notre délivrance inespérée.

“ Le vieux Kosko seul semblait insensible à la faveur que le ciel nous avait accordée. Il jetait des regards sombres sur la flamme vacillante ; son front était soucieux, et, de temps en temps, je le voyais secouer la tête.

“ J’y fis d’abord peu d’attention, j’étais trop heureux ; mais tout à coup nous entendîmes un cri perçant retentir au dehors ; nous nous regardâmes avec anxiété.

“ Ce cri était d’une nature telle, que ce n’était certainement pas un homme qui l’avait poussé ; je ne connaissais aucun animal à qui il fût propre. Il s’éteignit bientôt, mais l’horrible plainte qu’il renfermait retentit encore longtemps au fond de nos cœurs.

“ —Ce cri terrible, me dit alors Kosko, nous annonce, monsieur, la mort de votre cheval favori. J’en ai souvent entendu de pareils sur le champ de bataille, il est poussé par les chevaux jeunes et forts qui combattent jusqu’aux derniers moments avec des efforts inouïs contre la mort ; je gage que la jument a moins souffert, mais ce qui est certain, c’est que les pauvres bêtes sont devenus la proie des loups ; ces monstres sont encore occupés et nous laissent ainsi un instant de repos ; mais ils reviendront bientôt plus affamés, plus furieux qu’auparavant.

“ Le vieux serviteur disait vrai : ils ne tardèrent pas à recommencer leurs attaques contre la cabane ; nous pûmes même deviner sans peine que leur fureur était augmentée, car ils essayèrent de grimper le long des murs pour arriver jusqu’au toit.

“ Nous étions dans la plus horrible attente, les yeux fixés sur l’ouverture du toit. Tout à coup, la rafale écartant la fumée, nous pûmes distinguer le ciel tout constellé. En ce moment la femme de chambre tomba sans connaissance en nous montrant cette ouverture. Nos regards y rencontrèrent une apparition terrible : quatre têtes de loups se trouvaient en cet endroit, la gueule encore écumante de sang. A travers la fumée, ces têtes effroyables ressemblaient à des démons de l’enfer.

“ Kosko seul garda sa présence d’esprit ; il jeta un fagot dans la flamme et nous dit :

“ —Nous n’avons rien à craindre de ceux-ci, les loups ont peur du feu, ils sont aveuglés par l’éclat de la flamme et ne nous distinguent pas.

“ Un craquement horrible se fit cependant entendre ; trois des monstres disparurent au moment où la partie de la toiture qui n’était qu’en bois, s’était effondrée sous le poids du quatrième qui tomba au milieu du feu.

“ —Retirez-vous ! s’était écrié le vieux Kosko. Tirez, me dit-il, mais ne manquez pas votre coup.

“ Il s’était emparé du fusil. L’animal jeta des cris effrayants ; je lâchai la détente du pistolet et au même moment Kosko acheva le loup d’un coup de crosse.

“ Nous le retirâmes du feu où son sang répandu avait produit une fumée épaisse et infecte ; nous le portâmes aussitôt dans un coin.

— C'est probablement le seul essai de ce genre que nous aurons à craindre dans le courant de cette nuit, me dit Kosko, mais, ajouta-t-il, quand le jour commencera, nous aurons ici plus de ces animaux de l'enfer, que nous ne pourrions en tuer. . .

“ J'avais seul entendu ces paroles et je lui demandai à voix basse quelle crainte il éprouvait, car, moi, j'avais l'espérance qu'avec l'aurore, les loups quitteraient la partie pour se retirer au milieu des forêts.

— Quand bien même cela serait, répondit-il tristement, à quoi cela nous servirait-il ? les chevaux sont morts, et puis, comment une faible créature comme l'est Mlle Aninia pourrait-elle atteindre à pied les limites de la forêt ? La nuit nous surprendra de nouveau, et les loups sauront bien nous retrouver ; mais, hélas ! cette espérance est tout à fait vaine. Là où les loups se rassemblent en si grand nombre, ils ne craignent pas la clarté du jour. Tant que notre provision de bois durera, notre feu nous préservera d'une attaque d'en haut ; pendant le jour la flamme ne fait pas une si forte impression sur les loups. Il nous faut rassembler tout notre courage, toutes nos forces pour les événements prochains, car il faut défendre les femmes et notre vie jusqu'au dernier moment. Tout cela ne servira probablement à rien, ajouta-t-il d'une voix si basse qu'à peine pouvait-on l'entendre.

“ Ma seule espérance, fondée sur le retour de la clarté du jour, était donc détruite ; notre perte me paraissait maintenant certaine ; aussi l'amertume du désespoir se répandit-elle de nouveau sur mon âme.

“ Dans la crainte qu'Aninia ne vit mon trouble, et voulant la laisser conserver aussi longtemps que possible le peu de tranquillité qui lui restait, je m'approchai d'elle.

“ Les heures s'écoulèrent pour moi avec lenteur et anxiété. Aninia s'était endormie, elle reposait comme un enfant qui ne connaît pas les dangers qui l'entourent ; elle souriait en dormant, et ce sourire me perçait le cœur.

“ Le vieux Kosko, rentré dans le silence, continuait à entretenir le feu ; il avait dit vrai, aucun loup ne parut à l'ouverture du toit ; mais leurs grattements contre la porte, leurs cris, leurs hurlements, continuèrent toute la nuit.

“ Avant que Kosko m'eût fait part de ses observations, tous mes vœux rappelaient le jour, et maintenant je désirais que la nuit fût sans fin. Vœux insensés de l'homme ! . . . Qu'aurions-nous obtenu par là, si ce n'est une mort lente, celle de la faim au lieu de celle qui nous était réservée par la dent des loups ?

“ Les étoiles commençaient à pâlir ; le jour si redouté parut enfin.

“Le moment où les prédictions de Kosko devaient s’accomplir s’approchait.

“Les loups, encouragés par le grand jour, grimperent au nombre de vingt environ, sur le toit, qui était sur le point de s’effondrer sous leurs poids. Aninia dormait toujours ; j’en rendais grâce à Dieu.

“Dans ce moment suprême, quand tout espoir de salut semblait perdu, nous entendîmes la détonation de plus de cinquante coups de fusil ; le son des cors de chasse et des aboiements de chiens frappèrent nos oreilles.

“Les deux femmes se levèrent.

“Nos terribles ennemis se précipitèrent en bas du toit, et ils s’éloignèrent en poussant des hurlements affreux.

“Kosko entr’ouvrit la porte avec précaution, et s’écria :

“—Les loups ont disparu et voici les chasseurs qui sortent de la forêt.

“Nous nous précipitâmes vers la porte.

“Nous étions sauvés. La vie et la liberté nous étaient rendues, et avec elle la jouissance de la terre, la magnificence des cieux ; la source de la vie se renouvelait ; nous respirions l’air du matin.

“Nous vîmes alors paraître notre libérateur à la tête des chasseurs : c’était Ivan de Labanof.

“Qui pourrait dépeindre ce moment d’ivresse ? J’étais fou de joie, je l’entourais de mes bras en riant, car je voyais saine et sauve, à côté de moi, ma sœur bien-aimée douée de tous les charmes de la jeunesse et de la vertu.

“Aninia tendit avec un doux sourire sa main à Ivan, qui la pressa contre ses lèvres.

“Pendant que ses compagnons poursuivaient les loups, nous fîmes part à notre libérateur de ce qui était arrivé, et il nous raconta comment il se faisait qu’il était venu si à propos à notre secours.

“La nouvelle s’était répandue dans le château de sa mère qu’une grande troupe de loups, descendues des immenses forêts de la Lithuanie, avait envahi le pays que nous avions à parcourir ; que plusieurs malheurs étaient déjà arrivés ; on nommait les victimes, et il savait que les habitants des alentours s’étaient réunis pour faire la chasse à ces féroces animaux. Agité par une inquiétude poignante, Ivan avait rassemblé tous les hommes en état de se servir d’armes, et était parti au moment où d’autres propriétaires arrivaient avec leurs paysans.

“Ceux-ci ne comptaient commencer la chasse que le lendemain ; mais rien ne put arrêter Ivan. En peignant avec l’éloquence du cœur les dangers que nous devons courir, il avait vaincu les inquiétudes de sa mère et les objections de ses amis.

“—Dieu soit béni, s'écria-t-il, puisque j'ai été assez heureux pour vous sauver !

“Deux mois après, ajouta notre aimable conteur, on célébrait au château d'Arnheim, devant mon vieux père rendu à la santé, le mariage de ma sœur Aninia et de son libérateur.”

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.

Fin.

UNE CHRÉTIENNE.

(Voir page 199.)

Agnès resta avec nous jusqu'au carême. La pauvre enfant avait bien besoin de calme et de repos. Sa santé, toujours frêle, n'avait pu supporter sans s'altérer cette existence dévorante qui use les plus robustes constitutions. Je constatai du reste chez elle une transformation morale bien marquée. Je l'avais quittée jeune fille bonne et pieuse ; c'était la femme chrétienne que je retrouvais. Son caractère s'était trempé, sa foi avait grandi, et il semblait que la fréquentation du monde l'eût encore rapprochée de Dieu. La vie pour elle n'était qu'un temps d'épreuve accordé à l'homme pour conquérir un bonheur éternel.

Un jour que j'étais seule avec elle, la conversation tomba sur les vocations religieuses, et je compris, au feu avec lequel Agnès parla du bonheur des âmes privilégiées que Dieu choisit pour une vie plus parfaite, qu'elle nourrissait toujours la pensée de quitter le monde pour le cloître.

Sans doute rien n'est beau comme de se consacrer entièrement à Dieu, de vivre pour lui et de tout immoler à son amour ; et si l'une de mes filles avait eu cette vocation, j'aurais fait non sans un grand déchirement de cœur, mais avec soumission et reconnaissance, l'un des plus douloureux sacrifices qui puisse être demandé à une mère. Mais il faut être appelé du Seigneur pour une vie si sainte, qui n'est en définitive qu'une exception. Je craignais, je l'avoue, pour Agnès les entraînements de l'imagination. Elle avait passé six ans au couvent, aimant tendrement ses maîtresses ; elle les trouvait fort heureuses, et enviait leur sort. Exempte, par sa triste position d'orpheline, des épreuves que des parents chrétiens et prudents font ordinairement subir à leurs enfants en semblables circonstances, ne pouvait-elle pas se tromper ?

J'avais marié ma sœur à Paris l'été précédent ; mon père et ma mère étaient venus y passer l'hiver ; nous pûmes donc tenir une sorte de conseil de famille, et il fut résolu que tous nous chapitrerions Agnès, pour obtenir d'elle qu'elle consentît à s'établir.

Si elle a une vraie vocation, me disais-je, nos efforts ne feront que l'affermir ; dans le cas contraire, nous lui rendrons un grand service en l'empêchant de s'engager dans une voie qui ne serait pas la sienne.

J'ouvris le feu, et lui parlai fort sérieusement de la nécessité de réfléchir *beaucoup* avant de prendre sa dernière détermination.

— Vous savez très-bien, Louise, me dit-elle, que mon choix est fait, et que je n'attends que ma majorité pour entrer au noviciat.

— Prenez garde, Agnès, de mettre votre volonté à la place de celle de Dieu !

— Mais puisque c'est à Lui que je veux consacrer ma vie, à Lui que je veux obéir ?

— Pensez-vous donc qu'on ne puisse le servir que dans l'état religieux, être chrétienne qu'en se renfermant dans un cloître ?

— Sans doute une bonne et pieuse mère de famille peut faire son salut, et gagner le ciel en élevant chrétiennement ses enfants ; mais heureux, mille fois heureux ceux que le Seigneur destine à un état bien autrement parfait que le mariage . . .

— Soit, ma chère enfant, mais là est justement l'inquiétude pour moi et pour ceux qui vous aiment. Etes-vous appelée ? . . . avez-vous consulté à ce sujet quelques personnes sages et prudentes ?

— Je suis si convaincue que Dieu me veut toute à lui, que je n'ai même pas songé à demander avis.

— C'est bien là ce que nous craignons, chère Agnès. Vous allez avoir vingt ans ; il se présente pour vous de fréquentes et convenables occasions d'établissement. Votre excellente mère, si elle était encore avec nous, vous exprimerait certainement le désir de vous voir réfléchir sérieusement. Je ne fais ici que vous rappeler ses dernières volontés. N'a-t-elle pas demandé que si l'une de ses filles voulait entrer un jour au couvent, elle ne prit ce parti qu'après avoir passé au moins deux ans au milieu du monde ?

— Eh ! bien ce monde, je l'ai vu et Dieu sait s'il me plaît.

— Vous l'avez vu, mais dans des conditions qui ne devaient pas vous le faire aimer. Vous êtes sérieuse, il vous faut une vie de famille calme et paisible, et vous n'avez eu jusqu'ici sous les yeux que des existences fiévreuses et vides de jouissances réelles. Vous comprendriez si bien la place que doit occuper la femme chrétienne au foyer domestique ! Pourquoi donc déclarer formellement dès aujourd'hui que vous ne voulez pas vous marier ? ”

J'avais réussi à jeter dans cette âme si belle et si droite un doute une hésitation . . . Je me le reprochais presque ; car au fond elle me semblait digne d'une union plus intime avec le Seigneur.

Cette seule pensée : Dieu accepte-t-il votre sacrifice, l'avait vivement émue . . . Elle était troublée : je le voyais, et elle ne put me cacher quelques larmes qu'elle s'efforçait de retenir.

« Comme ce que vous me dites est triste, ma chère Louise ! Quoi ! le Seigneur ne voudrait pas de mes pauvres et faibles services ?

J'eus pitié de sa douleur.

« Je ne dis pas qu'il refuse de vous donner entrée au nombre de ses servantes et de ses épouses ; seulement je crains toujours que vous n'ayez consulté que vos désirs, que vous ne mettiez votre volonté à la place de la sienne.

— Mais n'est-ce pas lui qui m'a donné dès mon enfance ce besoin de ne vivre que pour son amour ?

Peut-être . . . Aussi je ne vous demande pas de renoncer à suivre une voie qui vous plaît, et vers laquelle vous croyez vous sentir attirée ; je voudrais seulement que vous consentissiez à bien peser le pour et le contre . . . »

Et je lui refis encore une fois le tableau d'un intérieur chrétien, du rôle si méritoire de la femme forte au sein de la famille et de la société.

« Tout cela est très-beau me dit-elle avec un sourire de demi-incrédulité, mais le mari ? . . . où rencontrer un homme qui consente à remplir le programme que vous tracez si complaisamment ?

— Cette considération ne doit pas vous arrêter : j'ai ce mari sous la main, et vous le connaissez.

— Moi ?

— Et même il vous plaît, car l'autre soir vous m'avez dit d'un air très-convaincu : « Oh ! si Jeanne avait épousé M. de Lothrange ! . . . »

— Je ne reviens pas sur mon appréciation . . . Oui M. de Lothrange me paraît bien : je crois que son caractère est noble, que ses intentions sont droites et ses principes solides ; mais non . . . ni lui ni un autre, Louise . . . Je vous en prie, ne me parlez plus de cela. »

Et elle soupira comme une personne oppressée par quelque pensée pénible.

« Pourquoi n'en parlerais-je pas, ma chère Agnès ? M. de Lothrange ne m'a pas caché combien il serait heureux de vous épouser. Je crois en mon âme et conscience qu'il est le mari qu'il vous faut, et je ne suis ici que l'interprète des intentions de votre tuteur, qui vous supplie de ne pas répondre négativement avant d'y avoir pensé. M. de Lothrange n'est pas un étranger pour nous ; nous l'avons connu tout enfant. Mon père, ami du sien, ne l'a jamais perdu de vue, et vous avouez qu'il a

trouvé grâce à vos yeux . . . C'est donc la seule question du mariage qu'il faut examiner. N'est-ce pas Dieu lui-même qui l'a ainsi simplifiée ?

—Je ne pense pas, me répondit-elle avec une admirable candeur.

—Enfin, chère enfant, résignez-vous du moins à réfléchir pendant quelques jours, et sans parti pris d'avance, à cette grave question.

—Oh ! si cela peut vous être agréable, je consens bien volontiers à passer une semaine, un mois même si vous le voulez, dans la solitude la plus complète, pour ne penser devant Dieu qu'aux observations que vous me faites au nom de ma famille.

—C'est donc une retraite que vous allez faire chère amie ?

—Vous l'avez dit, et j'en ai grand besoin. J'ai vécu dans un tel tourbillon depuis quatre mois ! . . . Pour que vous n'ayez à redouter aucune influence, j'irai demander l'hospitalité, non aux religieuses du Sacré-Cœur, mais aux Dames de la Retraite, que je ne connais pas. Êtes-vous contente, chère amie, et voulez-vous que je parte tout à l'heure pour la rue de l'Ouest ?

—Un instant, ma chère enfant, rien ne presse. Voyons, posons nos conditions : vous allez entrer en retraite bien décidée à ne faire que la volonté de Dieu ?

—Je vous promets que si j'arrive à me persuader qu'il entre dans ses desseins que je me marie, toute résistance de ma part cessera, quoi qu'il doive m'en coûter pour obéir.

—Vous n'en aurez que plus de mérite, Agnès. Ainsi vous allez vous établir dans une parfaite indifférence à cet égard, et vous demanderez conseil.

—Vous pouvez y compter . . . Mais je ne connais ici aucun ecclésiastique, envoyez-moi donc un directeur de votre choix. Je partirai dès ce soir pour être plus tôt revenue, ajouta-t-elle en me serrant la main.

—Puis-je donner un peu d'espoir à notre ami, que votre absence va fort attrister.

—Je n'ose vous le conseiller."

M. de Lothrange dînait ce soir-là à la maison. Elle fut charmante d'esprit et de simplicité, et sa présence ne lui causa pas le moindre embarras.

A huit heures, elle prit sans tristesse ni gaieté affectée le chemin de la rue de l'Ouest.

Agnès avait manifesté le désir de ne recevoir aucune visite pendant ces huit jours. Je ne la revis donc qu'à sa sortie de retraite.

—Eh bien, lui dis-je, avez-vous réfléchi !

—Oui certainement, et je suis heureuse. Je ne m'étais point trompée, et le bon Dieu ne repousse pas votre amie.

—Alors il faut remercier le pauvre Ernest ?

—Je vous demande pardon, ma bonne Louise, de vous donner cette commission assez désagréable, mais il le *faut absolument.*”

Elle était rayonnante de joie.

Mon père, avec la foi des anciens jours, félicita sa pupille de l'honneur auquel Dieu l'appelait, et depuis nous n'eûmes plus le moindre doute sur une vocation qui paraissait combler les vœux de ma jeune amie.

Après sa mort, je trouvais dans ses papiers beaucoup de prières, de considérations faites pendant ses retraites, mais rien à la date de celle dont je viens de parler.

Au mois de mars, pressée par des lettres de Jeanne qui lui demandait en grâce de revenir, elle nous quitta et reprit le chemin du Bourbonnais.

Elle resta très-peu de temps à Moulins. M. de Louvrincourt avait des travaux à faire exécuter aux Martes ; ils s'y installèrent au commencement d'avril.

La campagne était bien encore un peu triste à cette époque, et Jeanne la trouva surtout telle à cause de la solitude complète dans laquelle la brillante jeune femme se vit confinée.

Les châteaux voisins étaient vides, et l'on n'avait pour toute distraction que la musique et la lecture. Les chemins, encore défoncés par des pluies torrentielles, rendaient toute promenade impossible.

Je reçus à cette époque et dans les derniers mois qui suivirent plusieurs lettres, dans lesquelles Agnès dépeint parfaitement cette situation et donne les détails de sa vie pendant son séjour aux Martes.

Les Martes, 25 mars.

Je ne sais, chère amie, s'il est charitable de se réjouir de ce qui fait le désespoir de ceux qu'on aime. Oui, peut-être, quand ils s'attristent d'un état de choses qui doit leur être salutaire.

Nous sommes à la campagne depuis lundi dernier, dans une solitude complète, et bon gré mal gré Jeanne est forcée de se reposer. Elle s'ennuie beaucoup et trouve les jours longs lorsqu'ils ne sont égayés par aucune distraction. Alfred bâille et fume, puis fume pour bâiller de nouveau. Les soirées leur paraissent surtout interminables. J'avais voulu, en voyant leur désœuvrement, persuader à ma sœur et à mon beau-frère que ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de se coucher à neuf heures du soir et de se lever un peu plus matin ; mais mon avis n'a pas prévalu, et l'on préfère dormir au coin du feu. Pour moi je lis, je travaille jusqu'à dix heures, et je me retire alors sur la pointe des pieds. Avant-hier, je leur ai joué le petit tour d'éteindre toutes les lumières du salon avant de le quitter, et en se réveillant après minuit ils ne savaient plus où ils étaient.

J'ai trouvé dans la bibliothèque du château des livres qui sont de mon goût : les œuvres de S. François de Sales en bon vieux style ; j'en fais mes délices ; puis des ouvrages d'histoire, dont je me sers pour former la future maîtresse de classe des élèves du Sacré-Cœur. Je suis maintenant heureuse et calme. Comment vous remercier, ma chère amie, de la retraite que vous m'avez fait faire ? Que de grâces j'ai reçues pendant ces jours de salut ! Oh ! ma Louise, qu'il est doux d'aimer Dieu, de se sentir près de lui ! . . . Il y a des moments où je me demande ce que sera le ciel, si déjà sur la terre on goûte de telles jouissances. D'autres jours aussi le bon Maître me laisse bien seule et quelquefois bien triste . . . Je sens alors l'exil, mais les heures d'épreuves passent, et la consolation revient. D'ailleurs, c'est Dieu que je veux chercher et non la consolation de Dieu. Elles sont délicieuses, mais trop rapides, ces heures où je puis, seule avec mon Sauveur, lui dire toutes mes pensées et recueillir tous ses conseils.

L'un de mes bonheurs est de travailler pour l'église. L'année dernière je m'occupais des linges sacrés, mais n'osais descendre au salon cet ouvrage peu élégant. Maintenant, grâce aux deux belles chasubles en tapisserie que nous avons choisies ensemble, tous mes moments de loisir peuvent être consacrés à celui auquel j'ai voué un éternel amour.

Mon Dieu, quel mystère de contradiction ! . . . Les hommes cherchent l'amour, en parlent sans cesse, ne vivent, disent-ils, que pour aimer : et combien peu comprennent l'amour divin, qui est à l'amour terrestre ce que la nuit la plus obscure est à la lumière la plus éclatante ! J'ai souvent entendu dans le monde rire et plaisanter de l'amour des saints pour Dieu. Quelle illusion, disait-on, quelle folie ! . . . L'illusion et la folie ne sont-elles pas bien plutôt du côté de ceux qui, créés pour des destinées éternelles, ne veulent voir que la terre qui passe, que la créature qui se flétrit et meurt ? . . . Un jour vient pour eux cependant, jour de désillusion et de désespoir, où leurs mains sont vides, leur sensibilité usée, leur cœur brisé, et où la vie leur apparaît triste, décolorée et sans but réel.

Cet hiver, au milieu des joies bruyantes d'un bal, il m'est arrivé plus d'une fois de franchir par la pensée trente ans, quarante ans. Je voyais ces jeunes gens si légers aujourd'hui, ces jeunes femmes si fières de leurs parures et de leur beauté, traîner péniblement leur soixante-dix printemps. Hélas ! que la vieillesse est triste pour qui la jeunesse a été trop joyeuse ! . . . Ma pensée poursuivant son cours, vingt ans encore s'étaient écoulés, et tous avaient échangé l'habit de fête, la robe de bal, contre le froid suaire ; le salon orné de fleurs, contre cette dernière demeure que la mort fait égale pour tous. Dans cinquante ans, dans cent ans, quand leur sort sera irrévocablement fixé pour l'éternité, que

renseront-ils de tout cet éclat, de cette pompe trompeuse, comme l'appelait le grand Orateur ?

Je trouvai, il y a quelques jours, dans l'un de mes livres d'histoire, des détails sur les habitudes intérieures et sur la toilette d'une romaine du temps d'Auguste. Je vous assure que, à l'exception des coups de stylet dont les belles matrones gratifiaient leurs esclaves et que nos coquettes savent si bien remplacer par des paroles dures et hautaines, je ne vois pas trop quelle différence il y a entre les unes et les autres. C'est le même amour de sa personne, la même idolâtrie pour son corps, la même rage de plaire, le même besoin d'être adorée à tout prix. Mon Dieu ! qu'elles sont malheureuses, ces pauvres jolies femmes, sous l'empire de ces passions désordonnées ! Dieu nous préserve de leur ressembler jamais, ma Louise.

La première fois que je fus au bal, Jeanne tint à choisir elle-même ma toilette. J'avais déclaré que je serais décolletée le moins possible, et on voulut bien me faire cette concession ; mais en dehors de cela, mon déguisement était tout à fait dans les goûts de Jeanne, et je portais véritablement la livrée du monde.

Je m'étais, pauvre petite pensionnaire d'hier, laissée habiller et parer sans me préoccuper du résultat. Ma sœur vint voir si tout était bien, et elle parut fort satisfaite. "Regarde-toi donc," me dit-elle en me conduisant devant une glace. Je levai les yeux, et ce fut bien une véritable apparition pour moi. J'avais une coiffure de roses ; cette robe de gaze, ces colliers de perles, ce bras et ce cou découverts, tout cela me fit une impression des plus pénibles. Quoi ! me dis-je, je pousse le verrou de ma chambre pour rattacher une natte ou lisser un bandeau, et je vais paraître ainsi devant deux cents personnes ! . . . Et puis derrière cette jeune fille couronnée de fleurs, je voyais le chef adorable de mon Sauveur sanglant, défiguré et couronné d'épines. . . . J'eus peur de moi-même. . . . Étais-je donc sa fille, son disciple ?

Ne me grondez pas, Louise, pour toutes ces tristes réflexions dont je vous fais la confidence. Mais quand Jeanne eut quitté ma chambre, je me jetai à genoux devant mon crucifix, je demandai pardon à Dieu pour cette parure qui me semblait si peu conforme à ma qualité de chrétienne, et je répétais de toute mon âme cette belle parole du psaume : "Mieux vaut, Seigneur, une heure passée dans vos tabernacles que mille ans dans les palais des pécheurs. Oh ! quand donc aurai-je échangé ce luxe et cette recherche que le monde veut dans nos vêtements, contre la simple robe noire des servantes du Seigneur !"

En me demandant dans votre dernière lettre si Jeanne est encore pieuse, vous touchez à ce qui est pour moi l'objet d'une préoccupation bien pénible. Je ne la vois plus hélas ! telle que vous l'avez connue :

sans doute elle conserve la foi, accomplit ses devoirs religieux, mais le cœur n'y est plus, toutes ses pensées sont ailleurs. On ne peut pas, mon amie, servir en même temps deux maîtres.

Il y aura pour ma sœur un réveil : je le demande chaque jour à Dieu, et j'espère être exaucée ; mais par quel sentier le Seigneur la ramènera-t-il à lui ?

L'autre jour, on parlait devant elle d'une jeune femme de son âge qui avait fait l'hiver dernier l'ornement des fêtes de Moulins, et qui venait d'être emportée en trois jours par une angine.

“ La mort, me dit-elle avec un tremblement nerveux, la mort, quelle chose affreuse !

— Mais c'est le commencement de la vie, ” lui répondis-je en souriant.

Elle ne m'entendait pas.

“ Mourir à vingt ans, pauvre femme ! quand elle commençait à jouir d'une si belle existence : heureuse dans sa position, fêtée dans le monde, aimée de tous ceux qui l'entouraient, et quitter cela pour . . . oh ! c'est épouvantable ! ”

Je la vis si tristement impressionnée, que je tâchai de détourner le cours de la conversation.

Comme vous le voyez, Louise, le ciel est bien un peu oublié et la terre trop aimée.

Espérons cependant . . . Dieu est si bon et le cœur de Jeanne si pur !

Revue d'Economie Chrétienne.

(A Continuer.)

FIOR D'ALIZA.

(Voir pages 11, 170 et 242.)

Peu de temps avant mon départ de France pour mon poste à Florence, le plus grand selon moi de tous les poètes modernes, était mort en Grèce, tout jeune encore et dans le seul acte généreux, désintéressé, héroïque, qu'il eût tenté jusque-là pour racheter par la vertu les excès et les juvénilités peu sensées et peu louables de sa vie. Je veux parler de lord Byron, ce proscrit volontaire de sa famille et de sa patrie, qui avait eu le courage, comme le Renaud du Tasse, de quitter mieux qu'Armide, pour voler au secours d'une ombre de peuple par amour pour l'humanité et pour ce que nous appelions alors la gloire.

A son arrivée à Missolonghi avec de l'or et des armes, le ciel lui avait refusé l'occasion d'illustrer deux fois son nom de poète en y ajoutant le

nom de héros, d'homme d'Etat et de libérateur de la Grèce. S'il vivait aujourd'hui, la Grèce, selon toute probabilité, ne chercherait pas d'autre roi.

Lord Byron avait commencé sa réputation immortelle par la publication d'un poème en quatre chants, ou plutôt d'une grande excentricité poétique, aussi originale et aussi vagabonde que son imagination, intitulée *le Pèlerinage de Child Harold*. C'était comme un *lai des sirventes*, comme une légende du moyen âge, dont les seuls événements étaient ses impressions et ses amours, ses songes dans les différentes terres et dans les différentes mers qu'il avait parcourues.

Ce poème avait allumé l'imagination de son temps en proportion du plus ou moins d'élément combustible que ces imaginations portaient en elles mêmes. La mienne en avait été incendiée, et c'est une de ces impressions que l'âge, les revers, les vicissitudes prosaïques de l'existence n'ont pas affaiblies en moi. Les morsures du charbon sacré ne se cicatrisent pas dans le cœur des poètes.

La mort de lord Byron fut un deuil profond pour moi-même. Je me souviens encore de la matinée, à Mâcon, où ma mère, qui connaissait ma passion pour ce Tasse et pour ce Pétrarque des Anglais dans un seul homme, craignant l'effet soudain et inattendu que ferait sur moi cette mort d'un inconnu, entr'ouvrit mes rideaux d'une main prévoyante et m'annonça avec précaution la catastrophe du poète, comme elle m'aurait annoncé une perte de famille. Elle portait sur sa physionomie l'empreinte de la douleur qu'elle pressentait dans mon cœur. Mon deuil en effet, à moi, fut immense et ne se consola jamais de cette *étoile éteinte* dans le ciel de la poésie de notre siècle. Il avait beau avoir écrit cette parodie de l'amour intitulée *Don Juan*. C'était une débauche de colère et de cynisme contre lui-même, un reniement de saint Pierre que Dieu déplore et pardonne. Sa poésie est éternelle parce qu'elle pleure mieux qu'elle ne fait semblant de rire. Sa note sensible s'empare de l'âme comme une *harmonica* céleste. Les nerfs en souffrent, mais le cœur en saigne, et les gouttes de sang qui en découlent sont les délices des cœurs sensibles.

Vivement frappé de cette perte, l'idée me vint, idée en général malheureuse, de payer un tribut de deuil et de gloire à ce roi des poètes contemporains, en continuant ce poème sous le titre de *Cinquième chant de Child Harold*. Je l'écrivis tout d'une haleine, trop vite, comme tout ce que j'ai écrit ou fait dans cette improvisation perpétuelle qu'on appelle ma vie, excepté quand l'événement qui presse ne laisse pas le temps de délibérer, et où le meilleur conseil, c'est l'inspiration.

Je supposai que lord Byron vivait encore et que le génie, qui lui avait inspiré les quatre premiers chants de son poème, inspirait encore

à son génie le récit de sa propre mort. Mécontent de la somnolence de l'Italie, le poète, en la quittant, lui adressait des adieux pleins d'amers reproches. Mais dans mon plan, ces adieux n'étaient pas dans ma bouche, ils étaient dans la sienne, et parfaitement conformes aux sentiments exagérés qu'il avait maintes fois exprimés lui-même en vers et en prose, sentiments des radicaux ou des carbonari étrangers avec lesquels il était en relation pendant qu'il habitait Venise, les bords du Pô ou les rives de l'Arno.

Voici ces vers :

Où va-t-il ?... Il gouverne au berceau du soleil.
 Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil ?
 Va-t-il, le cœur brûlant d'une foi magnanime,
 Conquérir une tombe au désert de Solyme ;
 Ou, pèlerin armé, son bourdon à la main,
 Laver ses pieds souillés dans les flots du Jourdain ?
 Non : du sceptique Harold le doute est la doctrine,
 Le croissant ni la croix ne couvrent sa poitrine ;
 Jupiter, Mahomet, héros, grands hommes, dieux,
 (O Christ, pardonne-lui !) ne sont rien à ses yeux
 Qu'un fantôme impuissant que l'erreur fait éclore,
 Rêves plus ou moins purs qu'un vain délire adore,
 Et dont par ses clartés la superbe oraison,
 Siècle après siècle, enfin délivre l'horizon.
 Jamais, d'aucun autel ne baisant la poussière,
 Sa bouche ne murmure une courte prière ;
 Jamais, touchant du pied le parvis d'un saint lieu,
 Sous aucun nom mortel il n'invoqua son Dieu !
 Le dieu qu'adore Harold est cet agent suprême,
 Ce Pan mystérieux, insoluble problème,
 Grand, borné, bon, mauvais, que ce vaste univers
 Révèle a ses regards sous mille aspects divers :
 Être sans attributs, force sans providence,
 Exerçant au hasard une aveugle puissance ;
 Vrai Saturne, enfantant, dévorant tour à tour ;
 Faisant le mal sans haine et le bien sans amour ;
 N'ayant pour tout dessein qu'un éternel caprice ;
 Ne commandant ni foi, ni loi, ni sacrifice ;
 Livrant le faible au fort et le juste au trépas,
 Et dont la raison dit : " Est-il ? ou n'est-il pas ? "
 Ses compagnons épars, groupés sur le navire,
 Ne parlant point entre eux de foi ni de martyre,

Ni des prodiges saints par la croix opérés,
 Ni des péchés remis dans les lieux consacrés,
 D'un plus fier évangile apôtres plus farouches,
 Des mots retentissants résonnent sur leurs bouches :
 Gloire, honneur, liberté, grandeur, droits des humains,
 Mort aux tyrans sacrés égorgés par leurs mains,
 Mépris des préjugés sous qui rampe la terre,
 Secours aux opprimés, vengeance, et surtout guerre ;
 Ils vont, suivant partout l'errante Liberté,
 Répondre en Orient au cri qu'elle a jeté ;
 Briser les fers usés que la Grèce assoupie
 Agite en s'éveillant, sur une race impie ;
 Et voir dans ses sillons, inondés de leur sang,
 Sortir d'un peuple mort un peuple renaissant.
 Déjà, dorant les mâts, le rayon de l'aurore
 Se joue avec les flots que sa pourpre colore ;
 La vague, qui s'éveille au souffle frais du jour,
 En sillons écumeux se creuse tour à tour ;
 Et le vaisseau, serrant la voile mieux remplie,
 Vole, et rase de près la côte d'Italie.
 Harold s'éveille ; il voit grandir dans le lointain
 Les contours azurés de l'horizon romain ;
 Il voit sortir grondant, du lit fangeux du Tibre,
 Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre,
 Et Soracte, dressant son sommet dans les airs,
 Seul se montrer debout où tomba l'univers.
 Plus loin, sur les confins de cette antique Europe
 Dans cet Éden du monde où languit Parthénope,
 Comme un phare éternel sur les mers allumé,
 Son regard voit fumer le Vésuve enflammé :
 Semblable au feu lointain d'un mourant incendie,
 Sa flamme, dans le jour un moment assoupie,
 Lance, au retour des nuits, des gerbes de clartés,
 La mer rougit des feux dans son sein reflétés ;
 Et les vents agitant ce panache sublime,
 Comme un pilier de feu d'un temple qui s'abîme,
 Font pencher sur Pœstum, jusqu'à l'aube des jours,
 La colonne de feu, qui s'éroule toujours.
 A la sombre lueur de cet immense phare,
 Harold longe les bords où frémit le Ténare ;
 Où l'Élisée antique, en un désert changé,
 Etalant les débris de son sol ravagé,

Du céleste séjour dont il offrait l'image,
 Semble avoir conservé les astres sans nuage.
 Mais là, près de la tombe ou le grand cygne dort,
 Le vaisseau, tout à coup tourne sa poupe au bord.
 Fuyant de vague en vague, Harold, avec tristesse,
 Voit sous les flots brillants la rive qui s'abaisse ;
 Bientôt son œil confond l'océan et les cieux ;
 Et ces bords immortels, disparus à ses yeux,
 Semblant s'évanouir en de vagues nuages,
 Comme un nom qui se perd dans le lointain des âges.

« Italie ! Italie ! adieu, bords que j'aimais !
 Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais !
 O terre du passé, que faire en tes collines ?
 Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,
 Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,
 On se retourne en vain vers les vivants : tout dort.
 Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire,
 Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire !
 Tout dort, et cependant l'univers est debout !
 Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout !
 Le Scythe et le Breton, de leurs climats sauvages,
 Par le bruit de ton nom guidés vers tes rivages,
 Jetant sur tes cités un regard de mépris,
 Ne t'aperçoivent plus dans tes propres débris.
 Et, mesurant de l'œil tes arches colossales,
 Tes temples, tes palais, tes portes triomphales,
 Avec un rire amer demandent vainement
 Pour qui l'immensité d'un pareil monument,
 Si l'on attend qu'ici quelque autre César passe,
 Ou si l'ombre d'un peuple occupe tant d'espace ?
 Et tu souffres sans honte un affront si sanglant !
 Que dis-je ? tu souris au barbare insolent ;
 Tu lui vends les rayons de ton astre qu'il aime ;
 Avec un lâche orgueil, tu lui montres toi-même
 Ton sol partout empreint de tes nombreux héros,
 Ces vieux murs où leurs noms roulent en vains échos,
 Ces marbres mutilés par le fer du barbare,
 Ces bustes avec qui son orgueil te compare,
 Et de ces champs féconds les trésors superflus,
 Et ce ciel qui t'éclaire et ne te connaît plus !
 Rougis !... Mais non : briguant une gloire frivole,

Triomphe! On chante encore au pied du Capitole.
 A la place du fer, ce sceptre des Romains,
 La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains;
 Tu sais assaisonner des voluptés perfides,
 Donner des chants plus doux aux voix de tes Armides,
 Animer les couleurs sous un pinceau vivant,
 Ou, sous l'adroit burin de ton ciseau vivant,
 Prêter avec mollesse au marbre de Blanduse
 Les traits de ces héros dont l'image t'accuse.
 Ta langue, modulant des sons mélodieux,
 A perdu l'âpreté de tes rudes aïeux;
 Douce comme un flatteur, fausse comme un esclave,
 Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave;
 Et, semblable au serpent, dont les nœuds assouplis
 Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,
 Façonnée à ramper par un long esclavage,
 Elle se prostitue au plus servile usage,
 Et, s'exhalant sans force en stériles accents,
 Ne fait qu'amollir l'âme et caresser les sens.

“ Monument écroulé, que l'écho seul habite
 Poussière du passé qu'un vent stérile agite;
 Terre, ou les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
 Où sur un sol vieilli les hommes naissent vieux,
 Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre,
 Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
 Où l'amour n'est qu'un piège et la pudeur qu'un fard,
 Où la ruse a faussé le rayon du regard,
 Où les mots énervés ne sont qu'un bruit sonore,
 Un nuage éclaté qui retentit encore:
 Adieu! Pleure ta chute en vantant tes héros!
 Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
 Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
 Des hommes, et non pas de la poussière humaine!...

“ Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux;
 Quelque chose de saint sur les tombeaux respire,
 La foi sur les débris a fondé son empire!
 La Nature, immuable en sa fécondité,
 T'a laissé deux présents, ton soleil, ta beauté;
 Et, noble dans ton deuil, sous tes pleurs rajeunie,

Comme un fruit du climat enfante le génie.
 Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
 Comme un glaive tombé des mains du combattant ;
 A ce bruit impuissant, la terre tremble encore,
 Et tout cœur généreux te regrette et t'adore.

“ Et toi qui m'as vu naître, Albion, cher pays
 Qui ne recueilleras que les os de ton fils,
 Adieu ! tu m'as proscrit de ton libre rivage ;
 Mais dans mon cœur brisé j'emporte ton image,
 Et, fier du noble sang qui parle encore en moi,
 De tes propres vertus t'honorant malgré toi,
 Comme ce fils de Sparte allant à la victoire,
 Je consacre à ton nom ou ma mort ou ma gloire.
 Adieu donc ! Je t'oublie, et tu peux m'oublier :
 Tu ne me reverras que sur mon bouclier.

.

“ Souvent, le bras posé sur l'urne d'un grand homme,
 Soit aux bords dépeuplés des longs chemins de Rome,
 Soit sous la voûte auguste où, de ses noirs arceaux,
 L'ombre de Westminster consacre ses tombeaux,
 En contemplant ces arcs, ces bronzes, ces statues,
 Du long respect des temps par l'âge revêtues,
 En voyant l'étranger d'un pied silencieux,
 Ne toucher qu'en tremblant le pavé de ces lieux,
 Et des inscriptions sur la poudre tracées
 Chercher pieusement les lettres effacées
 J'ai senti qu'à l'abri d'un pareil monument
 Leur grande ombre devait dormir plus mollement ;
 Que le bruit de ces pas, ce culte, ces images,
 Ces regrets renaissants et ces larmes des âges,
 Flattaient sans doute encore, au fond de leur cercueil,
 De ces morts immortels l'impérissable orgueil ;
 Qu'un cercueil, dernier terme où tend la gloire humaine,
 De tant de vanités est encor la moins vaine ;
 Et que pour un mortel peut-être il était beau
 De conquérir du moins, ici-bas, un tombeau ?...
 Je l'aurai !... Cependant mon cœur souhaite encore
 Quelque chose de plus, mais quoi donc ? il ignore.
 Quelque chose au delà du tombeau ; Que veux-tu ?

Et que te reste-t-il à tenter?... La vertu !
 Et bien ! pressons ce mot jusqu'à ce qu'il se brise !
 S'immoler sans espoir pour l'homme qu'on méprise,
 Sacrifier son or, ses voluptés, ses jours,
 A ce rêve trompeur... mais qui trompe toujours ;
 A cette liberté que l'homme qui l'adore
 Ne rachète un moment que pour la vendre encore ;
 Venger le nom chrétien du long oubli des rois ;
 Mourir en combattant pour l'ombre d'une croix,
 Et n'attendre pour prix, pour couronne et pour gloire
 Qu'un regard de ce Juge en qui l'on voudrait croire,
 Est-ce assez de vertu pour mériter ce nom ?
 Et bien ! sachons enfin si c'est un rêve ou non !"

Voici comment je rends compte dans mes commentaires de cet événement.

J'étais secrétaire d'ambassade à Naples. Je quittais Naples et Rome en 1822. Je vins passer un long congé à Paris. J'y fis paraître la *Mort de Socrate*, les *Secondes Méditations*. J'y composai, après la mort de Byron, le cinquième chant du poème de *Child Harold*.

Dans ce dernier poème, je supposais que le poète anglais, en partant pour aller combattre et mourir en Grèce, adresserait une invective terrible à l'Italie pour lui reprocher sa mollesse, son sommeil, sa voluptueuse servitude. Cette apostrophe finissait par ces deux vers ;

Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
 Des hommes, et non pas de la poussière humaine !...

Les poètes italiens eux-mêmes, *Dante*, *Alfieri*, avaient dit des choses aussi dures à leur patrie.

Ces reproches, d'ailleurs, n'étaient pas dans ma bouche, mais dans la bouche de lord Byron : ils n'égalèrent pas l'âpreté de ses interpellations à l'Italie. Ce poème fit grand bruit : ce bruit alla jusqu'à Florence. J'y arrivai deux mois après en qualité de premier secrétaire de légation.

A peine y fus-je arrivé qu'une vive émotion patriotique s'éleva contre moi. On traduisit mes vers séparé du cadre, on les fit répandre à profusion dans les salons, au théâtre, dans le peuple ; on s'indigna dans des articles de journaux et dans des brochures, de l'insolence du gouvernement français, qui envoyait, pour représenter la France dans le centre de l'Italie littéraire et libérale, un homme dont les vers étaient un outrage à l'Italie. La rumeur fut grande, et je fus quelques temps proscrit par toutes les opinions. Il y avait alors à Florence des exilés de Rome, de Turin, de Naples, réfugiés sur le sol toscan, à la

suite des trois révolutions qui venaient de s'allumer et de s'éteindre dans leur patrie. Au nombre de ces proscrits se trouvait le colonel Pepe. Le colonel Pepe était un des officiers les plus distingués de l'armée; il avait suivi Napoléon en Russie; il était, de plus, écrivain de talent. Il prit en main la cause de sa patrie; il fit imprimer contre moi une brochure dont l'honneur de mon pays et l'honneur de mon poste ne me permettaient pas d'accepter les termes. J'en demandai satisfaction. Nous nous battîmes dans une prairie au bord de l'Arno, à une demi-lieue de Florence. Nous étions tous deux de première force en escrime. Le colonel avait plus de fougue, moi plus de sang-froid. Le combat dura dix minutes. J'eus cinq ou six fois la pointe découverte du colonel sous la pointe de mon épée: j'évitais de l'atteindre. J'étais résolu de me laisser tuer, plutôt que d'ôter la vie à un brave soldat criblé de blessures, pour une cause qui n'était point personnelle, et qui, au fond, honorait son patriotisme. Je sentais aussi que si j'avais le malheur de le tuer, je serais forcé de quitter l'Italie à jamais. Après deux reprises, le colonel me perça le bras droit d'un coup d'épée. On me rapporta à Florence. Ma blessure fut guérie en un mois.

Les duels sont punis de mort en Toscane. Le nôtre avait eu trop d'éclat pour que le gouvernement pût feindre de l'ignorer. Ma qualité de représentant d'une puissance étrangère me couvrait: la qualité de réfugié politique aggravait celle du colonel Pepe. On le recherchait. J'écrivis au grand-duc, prince d'une âme grande et noble, qui m'honorait de son amitié, pour obtenir de lui que le colonel Pepe ne fût ni proscrit de ses Etats, ni inquiété pour un fait dont j'avais été deux fois le provocateur. Le grand-duc ferma les yeux. Le public, touché de mon procédé et attendri par ma blessure, m'applaudit la première fois que je reparus au théâtre. Tout fut effacé par un peu de sang entre l'Italien et moi. Je restai l'ami de mon adversaire, qui rentra plus tard dans sa patrie et devint général.

Un de mes amis avait relevé ma cause dès la première émotion de cette querelle, et il avait écrit, en quelques pages de sang-froid et d'analyse, une défense presque judiciaire de mes vers calomniés. Mais je ne voulais plaider de la plume qu'après le jugement de l'épée, et je ne consentis à publier cette défense que lorsque je pus la signer de la goutte de sang de ce duel d'honneur non personnel, mais national.

J'en donne ici quelques extraits, comme pièces justificatives de cet étrange procès littéraire.

“ On a donné, dans quelques écrits récemment publiés en Italie, de fausses interprétations d'un passage du cinquième chant du poème de *Child Harold*, interprétations dont l'auteur a été profondément affligé, et auxquelles on croit convenable de répondre. Les esprits impartiaux

apprécieront sans doute les motifs du silence que M. de Lamartine a gardé jusqu'ici, et la justesse de ces observations.

“ Un auteur ne doit jamais défendre ses propres ouvrages, mais un homme qui se respecte doit venger ses sentiments méconnus. Fidèle à ce principe, M. de Lamartine n'a jamais répondu aux critiques littéraires que par le silence; mais il repousse avec raison des opinions et des sentiments que l'erreur seule peut lui imputer.

“ Le passage inculpé est une imprécation poétique contre l'Italie en général; imprécation que prononce Child Harold au moment où, quittant pour jamais les contrées de l'Europe, contre lesquelles sa misanthropie s'exhalait souvent avec toutes les expressions de la haine, il s'élançait vers un pays où son imagination désenchantée lui promettait des émotions nouvelles. Cette imprécation renferme ce que renferme toute imprécation, c'est-à-dire tout ce que l'imagination d'un poète, quand il rencontre un pareil sujet, peut lui fournir de plus fort, de plus général, de plus exagéré, de plus vague, contre la chose ou le pays sur lesquels s'exercent la fureur poétique de son héros. Si l'on veut une idée juste d'une pareille figure, qu'on lise les diatribes d'Alfieri contre la France, son langage, ses mœurs, ses habitants; les imprécations de Corneille contre Rome, celle de Dante, de Pétrarque, et de presque tous les poètes italiens contre leur propre patrie, celles même de lord Byron contre quelques-uns de ses compatriotes; qu'on lise enfin tous les satiriques de tous les siècles, depuis Juvénal jusqu'à Gilbert. De pareils morceaux n'ont jamais rien prouvé, que le plus ou moins de talent de leurs auteurs à se pénétrer des couleurs de leur sujet, ou à exercer leur verve satirique sur des nations ou des époques, c'est-à-dire sur des abstractions inoffensives.

“ Voilà cependant de quel fondement des critiques italiens et quelques personnes mal informées ont voulu conclure les opinions et les sentiments de M. de Lamartine sur l'Italie. Hâtons-nous d'ajouter cependant que la plupart des personnes qui sont tombées dans cette erreur ne connaissent de l'ouvrage que ce seul passage, et que, le lisant séparé de l'ensemble qui l'explique, et le croyant placé dans la bouche du poète lui-même, l'accusation pouvait leur paraître plus plausible.

“ Rétablissons les faits: l'imprécation du cinquième chant de *Child Harold* n'a jamais été l'expression des sentiments de M. de Lamartine sur l'Italie. Ces vers ne sont nullement dans sa bouche, ils sont dans la bouche de son héros; et si jamais il a été possible de confondre le héros et l'auteur, et de rendre l'un solidaire des opinions de l'autre, à coup sûr ce n'était pas ici le cas. Child Harold, ou lord Byron, que ce nom désigne toujours, est non-seulement un personnage très-distinct de M. de Lamartine, il en est encore en toute chose l'opposé le plu_s,

absolu. Irréligieux jusqu'au scepticisme, fanatique de révolutions, misanthrope jusqu'au mépris le moins déguisé pour l'espèce humaine, paradoxal jusqu'à l'absurde, Child Harold est partout et toujours, dans ce cinquième chant, le contraste le plus prononcé avec les idées, les opinions, les affections, les sentiments de l'auteur français; et peut-être M. de Lamartine pourrait-il affirmer avec vérité qu'il n'y a pas dans ce poème quatre vers qui soient pour lui l'expression d'un sentiment personnel. Le genre même de l'ouvrage peut rendre raison d'une pareille dissemblance: ce cinquième chant est, en effet, une continuation de l'œuvre d'un autre poète, œuvre où cet autre poète célébrait son propre caractère et ses impressions les plus intimes; sorte de composition où l'auteur doit, plus que tout autre, se dépouiller de lui-même et se perdre dans sa fiction. Ajoutons que ce cinquième chant était même destiné à paraître sous le nom de lord Byron, et comme la traduction d'un fragment posthume de cet illustre écrivain.

“ Mais depuis quand un orateur serait-il solidaire des paroles de son héros? Quand lord Byron faisait parler Manfred, le Corsaire ou Lara: quand il mettait dans leur bouche les imprécations les plus affreuses contre l'homme, contre les institutions sociales, contre la Divinité; quand il riait de la vertu et divinisait le crime, a-t-on jamais confondu la pensée du poète et celle du brigand? et un tribunal anglais s'est-il avisé de venir demander compte à l'illustre barde des opinions du corsaire ou des sentiments de Lara? Milton, le Dante, le Tasse, sont dans le même cas: toute fiction a été de tout temps permise aux poètes, et aucun siècle, aucune nation ne leur a imputé à crime un langage conforme à leur fiction.

Pictoribus atque poetis

Quid libet audenti semper fuit æqua potestas.

“ Mais si l'usage de tous les temps et le bon sens de tous les peuples ne suffisaient pas pour établir ici cette distinction entre le poète et le héros, M. de Lamartine avait pris soin de l'établir d'avance dans la préface même de son ouvrage. “ Il est inutile, dit-il, de faire remarquer que la plupart des morceaux de ce dernier chant de *Child Harold* se trouvent uniquement dans la bouche du héros que, d'après ses opinions connues, l'auteur français ne pouvait faire parler contre la vraisemblance de son caractère. Satan, dans Milton, ne parle point comme les anges. L'auteur et le héros ont deux langages très-opposés, etc. . . . ” (*Préface de la première édition d'Harold.*)

Entretiens de LAMARTINE.

(A continuer.)

M. PREVOST-PARADOL

M. Prévost-Paradol remportait, à dix-neuf ans, le prix d'honneur au Concours général; à vingt-deux ans, l'Académie française couronnait solennellement son *Eloge de Bernadin de Saint-Pierre*; professeur de littérature en province à vingt-six ans, il abandonnait à vingt-sept ans sa chaire à la Faculté d'Aix pour devenir le plus brillant, le plus militant des écrivains politiques du *Journal des débats*. Enfin, à trente-six ans, M. Prévost-Paradol prenait place parmi les Quarante.

Vauvenargues, que le jeune académicien a étudié dans son livre des *Moralistes français*, a dit: "Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides." A cette prophétie malhonnête de Vauvenargues, M. Prévost-Paradol peut opposer l'autorité triomphante de Montaigne, qui soutient que l'esprit de l'homme à vingt ans a donné toute sa mesure. Le grand Condé gagnait la Bataille de Rocroy à vingt-deux ans, et William Pitt, à vingt-trois ans, refusait d'être premier ministre, voulant y mettre ses conditions et choisir son moment. Mais voilà des noms et des exemples hors de toute proportion et de toute comparaison avec mon sujet. Je suppose d'ailleurs que l'ambition du spirituel rédacteur des *Débats* n'a rien à voir à la fortune d'un Condé. . . . mais ne s'est-elle jamais surprise à rêver de celle d'un Pitt?

M. Prévost-Paradol a fait, écrivain polémique, des campagnes très brillantes dans un journal quotidien et dans une feuille hebdomadaire. S'accommodant au tempérament de ces deux puissances, il avait deux manières dont il se servait admirablement et à tour de rôle: dans le journal quotidien, il laissait tout deviner; dans la feuille hebdomadaire, il osait tout dire: également heureux dans l'art de parler et de se taire. Le journalisme avait conquis M. Prévost-Paradol sur l'enseignement; la politique, à son tour, l'a enlevé aux lettres. C'est par cette maîtresse implacable, qui ruine ses soupirants en habits noirs et en cravates blanches, et non par son talent très net et sa prose très française, que M. Prévost-Paradol est arrivé à l'Académie d'un seul bond, à sa première candidature, comme un conscrit qui, à sa première étape, mettrait la main sur le bâton de maréchal de France.

Si le jeune écrivain se fût résigné à attendre et, en attendant, à écrire, comme son condisciple Taine, une œuvre de patience et d'érudition (les cinq volumes de la *Littérature anglaise*, par exemple), il ne serait certainement à l'heure où je parle, ni académicien, ni seulement lauréat,

académique. Avec tout le mérite qu'il a déjà, surtout avec le talent plus mûr qu'il aura un jour, il était digne de prendre place parmi les Quarante. Il s'est un peu pressé, ou plutôt on s'est un peu pressé pour lui, ce qui a attiré quelques épigrammes à son "immortalité" improvisée et fait dire que l'auteur de l'excellente *Etude sur les moralistes français* avait été poussé au fauteuil par une cabale. Et l'on a été souverainement injuste ! Et l'on a eu grandement raison !

A son talent net, châtié, et relativement souple dans son apprêt un peu académique, M. Prévost-Paradol joint une qualité dont ce talent se trouve singulièrement fortifié : il respecte en sa personne et en ses écrits la dignité de l'écrivain ; il souffre de la voir rabaissée en quoi que ce soit. Il semble qu'il prenne la plume ayant sous les yeux cette belle et fière maxime de Vauvenargues, protégé et gardé par elle : "La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer." C'est là son originalité (l'original !). Quant à sa manière, elle consiste à manier l'allusion avec une finesse qui n'exclut pas l'audace.

Il y a une franc-maçonnerie à laquelle il faut s'initier avant de se rendre familier le style de M. Prévost-Paradol, écrivain polémique. Ceux qui, par exemple, se contenteraient de le lire à la bonne franquette, risqueraient de prendre en plus d'une occasion le masque pour le visage, la surface pour le fond des choses.

On sait qu'en géologie les couches terrestres se superposent dans l'ordre des révolutions du globe, les couches *tertiaires* recouvrant les couches *secondaires*, les unes et les autres placées sous le terrain d'origine diluvienne.

Lorsqu'il demande à l'histoire des exemples et des leçons, M. Prévost-Paradol suit la marche inverse de la nature interrogée dans ses entrailles par la science géologique. Dans le monde des idées et des faits façonnés par son épigramme légère et son ironie voilée, le passé est à la surface et le présent sous la couche transparente qui l'enveloppe : il suffit du coup d'épingle de l'allusion pour faire tomber en poussière cet enduit superficiel et qui s'écaille au feu des polémiques.

C'est chose amusante dans un journal que ce parti pris et cette adresse à marier la satire à l'histoire ; mais il faut le jeu et le piquant de l'à-propos bien saisi. Cet à-propos envolé, si le journal s'avise de vouloir devenir livre, ses grâces évaporées, au lieu de parfumer l'esprit du lecteur, lui donnent la sensation que l'odorat reçoit d'un flacon débouché.

Cicéron fut accusé d'avoir fait un calembour dont s'était blessé Octave ; il avait joué sur le mot *tollendum*, qui a un double sens en latin. L'art d'écrire de M. Prevost-Paradol, dans ses plus grandes finesses, a toujours quelque chose du *tollendum* de Cicéron.

La touche du journaliste-académicien, légère, courante, voltairienne pour tout dire, est si bien façonnée aux rapidités spirituelles du journal, qu'elle semble faite pour briller et passer avec lui ; cette touche devient plus élevée, plus grande, plus colorée même—sans rien perdre de sa transparence toute française—dans le livre des *Moralistes* et dans quelques belles et bonnes pages sur quelques grands noms de la Grèce et de Rome. Cette page, tirée d'une étude originale sur la manière de lire Sénèque, est de tout point remarquable. Forte et sobre, elle découvre et fait toucher de l'œil et du doigt, dans un récit de quelques lignes, un tableau, un régime, une civilisation :

“ . . . Sénèque rappelle comme un exemple de funestes emportement certaine journée où Caligula, comblé mais non rassasié de supplices, envoya chercher, le soir, pour les torturer aux flambeaux, plusieurs sénateurs et plusieurs matrones romaines, et comme il était sensible aux injures et qu'on n'avait point sous la main ces éponges qu'il faisait enfoncer dans la bouche des mourants pour arrêter leurs plaintes souvent importunes, il commanda de déchirer les vêtements de ces malheureux et de leur remplir la bouche avec ces lambeaux. . . .

” Ces jardins qu'il ensanglantait, après souper, pour son plaisir, étaient remplis de chefs-d'œuvre que le monde moderne n'a pas égalés et dont il admire à genoux les débris ; cette table, d'où il daignait à peine se lever pour les voir souffrir et mourir, était plus somptueusement et plus délicatement servie que ne l'est aujourd'hui celle des plus grands princes ; cette ville que traversaient ces messagers de mort était la capitale du monde et contenait plus de richesses publiques et privées que le soleil n'en a vu depuis réunies sur aucun point du globe ; ces sénateurs, ces matrones qu'on déchirait lentement devant lui étaient fiers de leurs ancêtres, de leur fortune, de leur luxe, de leur éducation brillante, de leurs mœurs délicates et raffinées ; ils se piquaient de littérature, de politesse surtout, et on les avait peut-être enlevés du milieu de quelques réunions élégantes où l'on discutait quelque point de galanterie sous les beaux yeux des lectrices d'Ovide et de Catulle. Ce contraste plaisait à coup sûr à leur bourreau, et l'extrême culture de ses victimes, précieux élément de douleur, aiguissait sans doute l'intérêt du supplice.”

C'est le journaliste qui, dans la personne de M. Frévoſt-Paradol, est entré à l'Académie ; mais c'est l'étude sur les “ *Moralistes français* ” qui a fait assurément du journaliste un académicien. C'est un petit livre (l'étude tient en 250 pages), mais c'est un livre. Il était bien difficile de dire quelque chose d'un peu neuf sur Montaigne, La Boétie, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère et Vauvenargues, et le disant de le faire lire : je ne répondrais pas du lecteur, mais je me fais fort

pour l'écrivain qui, par ce rapprochement de noms, de génies et de talents si inégaux et si divers, a trouvé ce que j'appellerai des perspectives de pensées heureuses et ingénieuses. Peut-être y a-t-il trop d'art et pas assez d'invention dans les jolies pages de ce livre, et l'école y prend-elle trop souvent le pas sur l'originalité et l'écrivain? Pourquoi, dans l'étude sur Pascal, écrire par exemple : " Une ceinture de fer lui rappelle par ses morsures cachées le peu qu'il est. " Votre ceinture de fer est un cilice ; dites donc alors : un cilice ! c'est plus clair et c'est plus tôt fait ! Ce crayon de Montaigne accuse en un peu de lignes une ressemblance.

" Qui ne se souvient de cette fable charmante de Jason semant les dents d'un dragon, qui se changent aussitôt en hommes armés prêts à s'égorger les uns les autres ? L'esprit de ce grand douteur (Montaigne) ressemble à ce champ de bataille ; pas une idée n'y apparaît qu'elle ne trouve en face d'elle une idée tout armée prête à la combattre ; mais tandis que cette lutte intérieure, qui existe à divers degrés chez tout homme qui pense, engendre en plus d'une âme une plus douloureuse fatigue ou un incurable dégoût, elle est le spectacle préféré et le divertissement le plus délicat de cette superbe intelligence qui plane avec sécurité sur cette mouvante arène, qui a reçu de la nature le rare privilège de trouver dans le doute même sa pâture et son repos. "

Tandis que Montaigne s'enfonce de plus en plus dans les abîmes du doute avec la tranquillité d'âme et d'esprit d'un botaniste qui, posant un pied sûr dans le gouffre, en descendait les degrés abruptes uniquement préoccupé de cueillir des plantes rares pour son herbier, Blaise Pascal remonte avec épouvante le versant opposé du précipice ; il a vaguement regardé au fond et senti rouler son âme blessée à mort ; il se cramponne des pieds et des mains à ces plantes qui se détachent, à ce sol pierreux qui se dérobe sous son prodigieux effort ; il est en eau, il est en sang. Son corps plonge toujours dans le trou noir de l'abîme, mais déjà la large échancrure bleue du firmament s'est agrandie sur son front ; il a escaladé le sommet à pic, et voulant échapper au vertige du doute, il étreint voluptueusement et douloureusement de ses deux bras une croix de bois qui surplombe le précipice !

" Soit, dit M. Prévost-Paradol, qu'il laisse échapper sa pensée comme une plainte ou comme un cri de terreur devant " le silence éternel de ces espaces infinis " qui nous entourent, devant cet " univers muet " qui nous dévore et se dévore lui-même, il en est assiégé et tourmenté comme on le serait d'un mal physique qui ne nous laisserait aucun repos, et la tradition qui nous le montre effrayé d'un abîme matériel et visible, toujours ouvert à ses côtés, nous donne l'image la plus fidèle et la plus sensible de l'état de son âme. "

Il faut penser avec Pascal, et comme Pascal, pour être frappé des clartés supérieures qui illuminent ce génie de la souffrance et de la foi dans les cieux du christianisme. Voir tout cela avec le petit ricanement et l'incrédulité de Voltaire, ou même avec le pyrronisme plus respectueux de Montaigne, c'est vouloir juger des splendeurs du firmament en étant plongé jusqu'aux aisselles dans ce gouffre auquel nous avons vu Pascal miraculeusement échapper. M. Prévost-Paradol n'a bien vu qu'une chose dans Pascal, son procédé dans l'art de prouver :

“Cet impérieux esprit, saisi, au milieu des sciences exactes et naturelles, de l'amour de la religion et de la passion de la répandre, a voulu simplement appliquer à la démonstration de la vérité du christianisme la méthode en usage pour les démonstrations scientifiques, et ne laisser, s'il était possible, pas plus d'échappatoires à l'esprit de l'homme pour éviter de croire au christianisme, que nous n'en aurions aujourd'hui, par exemple, pour refuser notre créance au mouvement de la terre.”

“La Rochefoucault, dit M. Prévost-Paradol, est certainement le plus fin et peut-être le plus profond des moralistes . . .” Ici j'arrête la définition et je dis au définisseur : “Il faut s'entendre. La Rochefoucault est un grand chirurgien moral—un Dupuytren, un Lisfranc—appelé au chevet de l'homme souffrant d'une affection interne : l'orgueil. Praticien sans pareil, son observation est un instrument de fin acier qui pénètre *profondément* et atteint sûrement la partie malade. Mais la science de l'impitoyable chirurgien se circonscrit dans cette partie gâtée et cachée : hors de là, l'instrument blesserait, et ce que touche le praticien, il ne le guérit pas. Bien portants, nous n'avons que faire de cet art meurtrier et impuissant qui couche l'humanité sur un lit d'hôpital.”

M. Prévost-Paradol a bien saisi chez la Bruyère :

“Son éloignement pour les grands sujets qui lui semblent interdits à un écrivain “né chrétien et Français,” son goût et son talent de peindre, qui ont semé tant de comédies vivantes et piquantes dans son œuvre, son inclination enfin à écrire parfaitement, le plaisir qu'il éprouvait en cherchant à bien dire, et le prix extrême qu'il attachait à la gloire d'avoir bien dit. Aussi a-t-il peint les hommes par leurs dehors plutôt qu'en eux-mêmes ; mais comme les dehors de nos passions ne changent guère et s'accomodent seulement à la variété des temps et des lieux, il a plus d'une fois touché ce qui ne passe pas à travers ce qui passe, et l'homme éternel se rencontre souvent dans son livre à côté de l'homme de son siècle et de son pays.”

Ces lignes de Vauvenargues ont du charme, de la grâce et de la douleur :

“Tel qu'il est, dit M. Prévost-Paradol, grandissant au milieu d'une

ambition stérile, enlevé au seuil de la maturité, et déposant dans chaque page qu'il écrit sa protestation contre la fortune, il inspire la compassion la plus vive. Plus on la lit, plus on croit voir un homme enseveli vivant qui ferait un continuel effort pour soulever la pierre de son sépulcre, et retomberait épuisé au moment même où il entrevoit la lumière."

Plutarque, le bel esprit, devenu bonhomme dans notre langue, grâce à la langue d'Amyot, se complaisait aux parallèles. La mode en est passée, et toutefois j'en voudrais rajuster les vieux pompons en faisant défiler, au pas prussien et sous vos yeux, les noms associés dans les succès de l'école de MM. Edmond About et Prévost-Paradol, tous deux nés à la célébrité dans la première jeunesse du talent : là est la ressemblance, et voici les dissemblances :

Quoi qu'il fasse et quoi qu'il écrive, le premier sera toujours un grand enfant, bien spirituel et bien compromettant pour lui-même, tandis que le second, sérieux, posé, grave et même un peu burgrave, s'est vu admis, à l'âge des folies permises, dans le conseil des sages et des vieillards. Après avoir été l'un et l'autre nourris dans le sanctuaire de l'école et façonnés avec amour par elle au sacerdoce de l'enseignement, tous les deux se sont faits journalistes, mais en se tournant le dos dès le premier pas et dès le premier jour. Tout les sépare à jamais, les opinions, le tempérament, l'esprit de conduite, les engagements pris, la folie, la sagesse. Figurez-vous des voyageurs partant d'un point central de l'Ancien monde, du Turkestan par exemple. L'un marche vers l'Orient, l'autre s'avance vers l'Occident. Après un long trajet par terre, ils auront réussi à mettre entre eux le même abîme sous deux noms différents : à l'extrémité est, la mer du Japon : à l'extrémité ouest, l'Atlantique.

Une feuille française, qui s'imprimait et qui s'imprime peut-être encore en Allemagne, racontait un jour—pour amuser ses abonnés allemands et ses souscripteurs français, par la même occasion—une historiette dont M. Prévost-Paradol était le héros. Le dénouement de l'historiette est aussi finement malicieux qu'un article du journal des *Débats*.

M. Prévost-Paradol chevauchait paisiblement et élégamment dans l'avenue des Champs-Élysées. Sa main sur son coursier laissait flotter les rênes, tandis que sa pensée voyageait d'Italie en Allemagne. Tout-à-coup, un galop formidable se fait entendre dans la direction de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile. Le pied des chevaux soulève des nuages de poussière qui roulent sur la chaussée comme des cylindres gigantesques, noyant dans leur atmosphère opaque la promenade et les promeneurs, les arbres et le ciel. Le tourbillon grossissant toujours emporte une

voiture de la cour escortée par un escadron de cent-gardes. M. Prévoſt-Paradol veut ſe ranger avec ſa monture : effort impuiſſant ! Son paifible Roſſinante a maintenant l'allure belliqueuſe du Bucéphale d'Alexandre. Il écume, hennit, il ſe cabre ſous la main de ſon cavalier, et, faiſant volte-face, va en galopant ſe mêler à l'escadron fumant qui ramène aux Tuileries le Prince Impérial. L'escorte ralentit ſa courſe effrénée en débouchant de la place de la Concorde dans la rue de Rivoli ; mais la haquenée du rédacteur des *Débats* n'en a pas le démenti : elle galoppe à ſon rang, en dépit du mors qui déchire ſa bouche et de l'éperon qui laboure ſes flancs. C'eſt ainſi que, bon gré, mal gré, l'habit noir de M. Prévoſt-Paradol fit ſon entrée aux Tuileries, en ſe détachant ſur la cuiraffe et l'uniforme bleu des cent-gardes.

Le cheval qui joua ce bon tour à l'écrivain était un cheval réformé de la veille et vendu à un maquignon des Champs-Élyſées. Heureux de ſe retrouver et de galoper en famille, le pauvre animal ne ſe ſavait pas auſſi ſpirituel !

Figaro.

PHYSIOLOGIE DES BUVEURS.

(Voir page 261 du 4e volume.)

BUVEURS DE CIDRE.

Je ſuis tout prêt à reconnaître que le cidre eſt la meilleure des boiſſons . . . après le vin de Bourgogne, les vins de Bordeaux, de Chamgagne, des rives du Rhône et de quelques autres lieux ſ'entend. Dumoulin, qui était Normand, et par là même un peu ſuſpéct, aſſure cependant, dans ſon diſcours ſur la Normandie, " que les pommes et les poires de ce pays ont une ſaveur particulière, de ſorte que l'on en fait des breuvages ſi excellents que, dans les grands feſtins des ſeigneurs français et des Pariſiens eux-mêmes, on laiſſe le vin pour boire le cidre et le poiré." Mais je ſouſçonne ſingulièrement les Pariſiens qui préfèrent le cidre au vin, d'être venus en droite ligne de Bayeux, de Vire, de Rouen, d'Ayranches ou de Caen. Je connais, en effet, deux maîtresses de maiſons normandes, dont la table eſt fort bien ſervie, qui font mettre une bouteille de cidre devant leur couvert, ce qui prouve une fois de plus que l'habitude eſt une ſeconde nature ; mais elles font

placer partout ailleurs des bouteilles de vin, ce qui fait honneur à leurs vertus hospitalières. Cependant, si l'on me pressait, je consentirais peut-être à reconnaître que le cidre est préférable aux vins de Suresne et d'Argenteuil. Ce n'est guère plus acide et c'est beaucoup plus franc.

Pour me faire pardonner cette profession de foi par la Normandie, je me hâte de déclarer que je suis Bourguignon, et que j'ai sucé de bonne heure le lait de l'heureuse terre qui a été ma nourrice, et que la reconnaissance de la France a appelée la Côte d'Or.

Cette réserve faite, je souscris des deux mains à toutes les louanges que Dumoulin donne à la province où il est né. Si la Normandie n'était que la quatrième province de la monarchie française par son étendue, elle en était la première par sa population, ses productions et ses richesses. Quelles admirables campagnes! Quels pâturages! quelles villes industrieuses et puissantes! quels magnifiques et quels solides monuments! et, en particulier, quels superbes églises! quelle belle et forte population! En tout et pour tout le ciseau a taillé en pleine étoffe. Les hommes sont de haute stature et d'une charpente vigoureuse, les femmes d'une carnation admirable et d'une puissante et splendide beauté. Les animaux normands eux-mêmes participent aux proportions grandioses de tout ce qui tient à cette terre plantureuse; on sait la place que les vaches normandes occupent à nos expositions du palais de l'Industrie, et l'on n'a pas oubliés que les bœufs normands sont en possession du droit de fournir chaque année le bœuf gras au carnaval parisien, ce qui ne les rend pas plus fiers. Les chevaux sont d'une forte encolure, d'une vigueur sans pareille et d'une excellente race. Les modes normandes participaient au même caractère, et les Cauchoises, dont malheureusement les usages et les coiffures s'en vont, portaient des bonnets qui, de loin, ressemblaient assez à des clochers, tandis que, pour l'ampleur des formes, on aurait pu les prendre elles-mêmes pour de petites cathédrales.

Encore une fois, Dumoulin a bien raison de vanter sa province, qui compte tant de rivières, dont les principales sont : la Seine, l'Eure, l'Orne, la Risle, la Touques, la Dive, rivières peuplées de saumons, truites saumonées, aloses, carpes frétilantes et brochets, dont le sol fertile produit de magnifiques pâturages, du lin, du blé, des légumes, des fruits savoureux, de grands bois, des métaux précieux. Je comprends son enthousiasme quand il parle du Roumois et de ses vergers, du Lieuvain, célèbre par son cidre, du pays d'Auge, fertile entre tous, et dont les herbages sont si nourrissants que, trois fois dans l'année, on les peuple de bœufs qui s'y engraisent; du pays de Caen et de Lisieux, dont les femmes sont "belles, de riche taille, grandement soigneuses de

leur ménage, mais superbes et hautes à la main ;” du Bessin, enclos entre les eaux de la Vire et celles de l’Orne, qui fournit le meilleur pain du monde, et où le gibier comme le poisson foisonne, ; de l’Avranchin, couvert de montagnes et de forêts, où l’on nourrit un excellent bétail ; du Cotentin, “ qui est tellement gras qu’il est impossible d’en sortir lorsque la pluie a été grande.” “ Bonne boisson, bonne laine, bons draps, ajoute l’écrivain enthousiaste, un air si pur que la Normandie a élevé et nourrit encore de présent plus de peuple que six des meilleurs royaumes d’Espagne.” Dumoulin n’a rien oublié : la beauté des bois ; la Normandie, en effet, renferme de belles forêts, parmi lesquelles on peut citer celles de Bray, de Lions, de Rouare, de Rouvray, de Brotonne et de Saint-Sever, qui couvrent plus de quatre cent mille hectares et donnent un produit annuel de plus de huit millions de francs ; les terres arables qui donnent un revenu annuel de plus de cinq cents millions ; les pâturages peuplés de bestiaux, qui produisent un revenu moyen dépassant quatre-vingt millions par an. Puis Dumoulin en revient au vin, et tout en convenant, ce qui est fort beau pour un Normand, que le vin d’Avranches a mérité l’épithète peu rassurante et fort expressive de *vin tranche-boyau*, il fait un pompeux éloge des vins de Vernon et de Pacy.

Ceci me ramène à mon sujet : les buveurs de cidre.

Pourquoi les Normands sont-ils buveurs de cidre ? Pourquoi au lieu de cultiver la vigne comme dans la Côte-d’Or ou le Médoc, cultive-t-on le pommier en Normandie ?

Vous êtes bien curieux. Cependant je vais répondre à vos questions : d’abord parce que la politesse m’y oblige, et ensuite parce que je trouverai en même temps l’occasion de prouver, contre l’opinion de Dumoulin, que si les Normands boivent du cidre, ce n’est pas précisément parce que la Normandie produit du bon vin.

Quand on considère les choses à première vue, il semble que le pommier ait dû toujours exister en Normandie et qu’il y soit un arbre indigène. Quelque pepin venu du paradis terrestre dans le bec d’un oiseau ou plus tard dans celui de la colombe de l’arche aura implanté cet arbre dans le pays de Caux, ou dans la vallée d’Auge, et de là il aura gagné de proche en proche. Avez-vous quelquefois voyagé, pendant les mois du printemps en Normandie, dans ces routes semblables à des allées encadrées entre deux rangées de pommiers semés de fleurs roses ou blanches, neige parfumée qui annonce l’arrivée des beaux jours ? Ne vous a-t-il pas semblé alors que l’aspect du pays devait toujours avoir été le même ? On ne se figure point la Normandie sans pommiers, une campagne normande sans pommes et des Normands attablés pour boire sans un pot de cidre, le *cide à dépotayer* comme on lit sur tous les

cabarets de Normandie, ce qui veut dire à détailler en pots. Ils sont assis l'un en face de l'autre, les vigoureux buveurs de cidre. La ménagère normande, portant la coiffure qui m'a si souvent gâté la perspective dans les pâturages de la vallée d'Auge, leur sert un nouveau pot de leur boisson favorite, car les gosiers normands ont besoin d'être arrosés.

On dit d'une femme fort jolie qu'elle pourrait se montrer en bonnet de nuit. Soit, mais à condition qu'il ne s'agisse pas d'un bonnet de coton. Il ne suffit pas d'être très-joli pour supporter cette effroyable coiffure, il faut l'être trop, et dans ce cas même je ne conseillerais pas à Vénus en personne de courir l'aventure. Quant aux vieilles femmes qu'on aperçoit de loin avec le chef couvert de ce bonnet prosaïque et filant leur quenouille, on hésite sur leur sexe. Sont-ce des vieillards réduits, par des raisons que j'aime mieux accepter qu'approfondir, à quitter la culotte pour le jupon ? Sont-ce des Parques qui, pour cacher leur calvitie, ont dérobé la coiffure du roi d'Yvetot, couronné par Béranger

. Et Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit on.

On n'en sait rien en vérité, et l'on n'a pas la moindre envie d'approcher pour sortir de doute. Je n'ignore pas les avantages pratiques du bonnet de coton pour ces pauvres femmes, obligés de traire trois fois par jour les vaches en plein pâturage. Je sais qu'il n'y a pas d'autres coiffure qui puisse résister aux formidables coups de queue de ces grosses dames ruminantes, qui témoignent ainsi leur impatience à leur femmes de chambre. Mais, s'il n'y a pas le plus petit mot à dire au point de vue de l'utilité pratique, il n'en est pas de même au point de vue de l'art. Les Grâces s'enfuient effrayées et les Nymphes locales désertent, comme des colombes effarouchées, le paysage normand.

Où en étais-je quand cette parenthèse, un peu trop prolongée, est venue m'interrompre ? . . . Ah ! je vous disais qu'on est généralement disposé à croire que la Normandie a été de temps immémorial un pays de buveurs de cidre. Eh bien ! rien de moins vrai.

Le cidre n'est cependant pas une boisson nouvelle. Il est moins ancien que la bière, qui, sous son nom primitif la cervoise, fut d'abord brassée, dit-on, par le Dieu Osiris. Mais Pline a parlé du cidre, et il donne fort généreusement à toute boisson fermentée faite avec des poires ou des pommes le nom de vin.

Le philosophe Arthémidore, ayant visité l'Asie Mineure sous l'empereur Adrien, parle avec beaucoup d'éloge du poiré, qui est une espèce de cidre.

Plutarque accorde au cidre une mention honorable, en racontant la vie des grands hommes.

Tertullien fait l'éloge du cidre "plus doux que le miel, plus pétillant que le vin."

Les Éthiopiens fabriquaient de toute antiquité du cidre.

Les Caraïbes de l'Amérique faisaient du cidre comme de la bière avant la découverte du nouveau monde.

Martial parle de la douce liqueur qu'on tirait des pommes d'Espagne.

Je m'arrête pour ne pas sombrer dans l'océan d'érudition où Petit-Jean fit naufrage. D'ailleurs, ceci prouve seulement que l'usage du cidre n'est pas le partage exclusif de la Normandie, mais ne prouve nullement que les Normands n'aient pas toujours bu du cidre. C'est à ce dernier point qu'il faut arriver. Eh bien, en feuilletant les cartulaires et les documents des temps anciens, on découvre que les grandes abbayes de la Normandie, comme Jumièges, avaient leurs vignobles, et que la vigne était cultivée sur une grande échelle en Normandie. Le pommier ne paraît avoir été introduit dans cette province que vers la fin du treizième siècle ou le commencement du quatorzième. Les savants ont beaucoup disserté sur la question de savoir pourquoi la culture de la vigne a été abandonnée en Normandie, et pourquoi elle a été remplacée par la culture du pommier. Quelques écrivains ont voulu trouver la cause de ce fait dans le refroidissement de la température, mais un des historiographes de la Normandie nous semble avoir indiqué le véritable motif de cette révolution agricole, lorsqu'en s'appuyant sur l'autorité d'un célèbre agronome, Olivier de Serre, il a dit que "l'on avait cultivé la vigne en Normandie tant que le mauvais état des routes et les guerres féodales avaient rendu les relations suivies de province à province impossibles." Il faut ajouter, pour ne rien omettre, que ce fut à l'époque où cet état de choses cessa, c'est-à-dire au quatorzième siècle, que le pommier fut introduit en Normandie. Alors les Normands, en hommes de sens qu'ils ont toujours été, préférèrent faire produire à leur sol du bon cidre que du mauvais vin, sauf à faire venir par leurs fleuves et par la mer les excellents vins de Bourgogne et de Bordeaux. L'histoire et la linguistique se réunissent pour indiquer de quelle manière et par qui le pommier fut naturalisé en Normandie. De temps immémorial il était cultivé en Navarre, et il y a toujours porté le nom de *cidra*, nom qu'y porte également la liqueur tirée de la pomme. Pour achever la démonstration, il faut ajouter que, dans plusieurs cantons de Normandie, on donne encore au pommier à cidre le nom de *biscail* (Biscaye) comme pour rappeler le pays d'où il est originaire, de sorte que le pommier présente dans son nom même son certificat de provenance. Quand on rapproche des renseignements don-

nés par l'histoire ces indications tirées de la linguistique, la vraisemblance se change presque en évidence. En effet, sur la fin du treizième siècle, les rois de Navarre étaient comtes d'Evreux et seigneurs de Cherbourg ; or c'est dans le Cotentin que le pommier à cidre commença à être cultivé. D'anciens titres de possessions de fiefs, situés dans cette partie de la Normandie, établissent que "les terres de ces fiefs ont été baillées, vers la fin du treizième siècle, aux habitants, à charge, entr'autres, de cueillir les pommes et de faire les cidres." Les cidres les plus renommés de Normandie sont ceux d'Isigny, déjà célèbre par son beurre, de Cotentin et de Touques. Cette liqueur, conservée pure dans des pots de grès, fermente et fait sauter les bouchons comme les vins de Champagne.

Chose remarquable ! dans tous les pays à cidre, la Normandie, la Bretagne, la Picardie, on boit beaucoup d'eau-de-vie. En Normandie, on consomme surtout l'eau-de-vie de cidre, très-inférieure à l'eau-de-vie de vin ; mais, pour dissimuler l'âpreté qu'elle ne perd qu'en vieillissant, on la boit avec un mélange de café. Il semble que l'âcreté naturelle du cidre demande à être corrigée par une boisson alcoolique, et que tous les buveurs de cidre normands, bretons et picards, éprouvent ce besoin. Nous n'avons pas à indiquer ici les procédés de fabrication de cette boisson ; on les trouvera dans les traités spéciaux. Nous ferons seulement remarquer que le meilleur cidre est celui qui sort naturellement des pommes écrasées et mises en tas avant qu'on les ait placées sous la presse parce que le jus produit par la pression contracte toujours plus ou moins un goût de pepins.

Ceci dit, séparons nous des buveurs de cidre. Il y en eut de gais, témoin Olivier Basselin qui chanta le cidre, sans oublier le vin. Il chansonna l'avare, "l'avare qui craint de perdre la fumée de son feu, porte ses souliers à la ceinture de peur de les user, et boit de l'eau pour ménager son cidre." Ce n'est pas le compte d'Olivier, qui écrivit une ode à son nez, "nez paré de rubis : le verre est le pinceau, le vin la couleur." Celui-là n'économisait guère, et au fait, il eut raison, puisqu'en 1550 il fut tué par les Anglais :

Hélas ! Olivier Basselin,
N'orrons-nous point de vos nouvelles ?
Vous ont les Anglais mys à fin
Par une mort des plus cruelles :
Vous souliez gaiment chanter
Et desmener joyeuse vie,
Et les bons compagnons hanter.
Par tel pays de Normandie,
Jusqu'à Saint-Lô, en Cotentin,
Onques ne vit le pèlerin.

Si parmi les buveurs de cidre il y en eut de gais, comme Basselin avec ses vaux-de-Vire, il y en eut aussi de grands, comme le Poussin et Corneille

Dont le laurier normand couvre la France entière.

Semaine des Familles.

CAUSERIES D'AUTOMNE.

L'autre jour, en parcourant les allées de mon jardin, je me suis arrêté devant un plant de lilas, dont les rameaux tout bourgeonnés semblaient annoncer une floraison nouvelle. Ce matin, l'arbuste, caressé par un chaud rayon, a tenu ses promesses. Ses bourgeons se sont épanouis et ses branches se sont émaillées de petits bouquets parfumés.

Leurs nuances étaient plus pâles, leur odeur moins pénétrante, leur végétation moins vigoureuse que celles des lilas printaniers. Mais je ne saurais dire quelle enivrante sensation m'a causée la vue de cette fleur d'avril, éclosée à la température d'octobre.

Il y manquait le rossignol, il y manquait la verdure, il y manquait... bien des choses ! Mais ces fleurs matinales, encadrées de feuilles jaunies, ces couleurs et ces parfums d'une autre saison, sous un ciel d'automne, avaient pour moi un charme étrange et m'apportaient une impression d'une douceur exquise, quelque chose de comparable à ces souvenirs d'enfance et de jeunesse qui illuminent parfois le soir de la vie. C'était un contraste ; mais il y a des contrastes qui valent des harmonies.

Je connais certains esprits qui ressemblent à ces lilas d'automne.

Parvenus, eux aussi, à leurs jours d'octobre, ils ont des retours de grâce, de jeunesse, de fraîcheur, de sensibilité naïve, des effusions d'âme et de cœur, des larmes et des sourires qui font souvenir de leur printemps. Savants, lettrés, jurisconsultes, théologiens, ils ont la gravité de leur état et de leur âge, ils sont chargés de fruits mûrs ; on s'approche pour les cueillir, et voilà tout à coup que ces fruits se couvrent de fleurs...

Cette alliance rare et charmante des ardeurs généreuses, des enthousiasmes de la jeunesse et de l'austère raison de l'homme fait, des promesses du printemps et des maturités de l'arrière-saison, se retrouve surtout chez les saints et les mystiques. Journallement renouvelée par les rosées de la pénitence et de la prière, préservée par l'ombre du cloître et de la solitude des ardeurs torrides des passions et du rude

soleil de la vie séculière, leur âme a une fraîcheur et une grâce éternelles : elle garde, jusque sous les glaces de l'âge, la simplicité naïve des petits enfants. En même temps, l'habitude de lire au fond des cœurs, de diriger les consciences, de méditer le grand mystère de la destinée humaine donne à leur raison une force, une élévation, une vigueur et une fermeté peu communes. Saint Bonaventure, saint François d'Assises, saint François de Sales, Fénelon, Bérulle, M. Olier, le P. Grignon de Montfort, et de nos jours les Desgenettes, les Ravignan, les Lacordaire (pour ne parler que de morts) étaient de cette rare famille d'esprits à la fois naïfs et sublimes, simples et profonds, enfantins et virils, gracieux et austères. Aussi que de charmes dans leurs conseils et leurs discours et qu'il fait bon passer de longues heures en leur compagnie.

Dans un tout autre ordre d'idées et dans un monde bien différent, mais le monde du journalisme, de la tribune et des lettres, voici un petit groupe d'écrivains et d'orateur d'âge respectable, aux tempes grisonnantes et au front chenu, qui ont aussi de délicieux regains de jeunesse et de verdure printannière.

Voyez-vous ce gros homme dont le visage épanoui apparaît chaque lundi aux fenêtres du rez-de-chaussée d'un grand journal. Il a l'âge et le ventre de Silène, et lui aussi se trouve dans la saison des fruits mûrs et des vendanges. Mais il ne se couronne pas seulement de pampres et de ceps dorés. Les rayons d'avril se jouent dans sa prose. Les fleurs les plus fraîchement nuancées tombent de sa plume comme d'une corne enchantée.

Son style a des parfums de primevères et de giroflées. Ses feuilletons sont remplis des émanations pénétrantes des sèves qui montent et des branches qui bourgeonnent. Quelle verve éternelle et quelles étincelles toujours jaillissantes ! quelles cascades et quels pétilllements de mots ! Je n'affirmerais pas qu'après la lecture d'un de ses feuilletons, on ait de beaucoup augmenté sa provision de connaissances et d'idées, ni fait de grands progrès dans la voie du perfectionnement moral. Mais on a souri, mais on a trempé sa lèvre dans une coupe légèrement capiteuse ! mais on a vu se lever l'astre radieux de la jeunesse à l'horizon lointain de ses rêves et de ses souvenirs !

Près du feuilletonniste du lundi, il y a place pour le causeur du samedi, bien qu'ils se soient distribué plus d'un coup de griffe, bien qu'il y ait entre eux de notables différences de formes, de style et de pensées. Le causeur du samedi nous a si souvent parlé de ses cheveux gris qu'il nous faut bien y croire un peu. Si je ne me trompe, quand il est né, *ce siècle avait onze ans !*. c'était l'année de la fameuse comète : cela a porté bonheur à son talent, qui est du meilleur crû, vif et pétill-

lant, d'une belle limpidité et d'une saveur des plus parfaites. Mais cette date qui le range dans la catégorie des hommes mûrs et des écrivains de l'arrière-saison, ne l'empêche pas, l'aimable critique! d'avoir ses *juvenilia*, ses caprices de femme nerveuse, ses retours et ses fantaisies d'enfant terrible, d'être tout plein de verve et d'esprit jaseur! C'est un arbuste d'automne; mais, comme le lilas de mon jardin, il aime à se parer des couleurs du printemps.

Hélas! en ce siècle de productions hâtives où tout se dessèche, où tout se flétrit si vite, ils ne sont qu'un bien petit nombre qui aient su conserver ainsi au déclin de l'âge la verte fraîcheur de leurs jeunes ans! Chaque année, pourtant, les habitués du palais de l'Institut aiment à recueillir les restes d'une voix qui ne tombe point et d'une ardeur qui ne s'éteint jamais. Le secrétaire *perpétuel* d'une illustre Académie connaît sans doute le chemin de la fontaine de Jouvence: il a la perpétuité de l'enthousiasme oratoire; son talent a gardé la même jeunesse et la même flamme qu'à l'époque antédiluvienne où il semait des fleurs de rhétorique sur les pas de l'auguste ami de Mme de Krudener.

Je pourrais encore citer... mais je m'aperçois que c'est faire un singulier compliment à l'âge mûr que de louer et d'admirer surtout, en lui, les qualités survivantes de la jeunesse. De même on pourrait, avec raison, m'accuser d'irrévérence à l'égard de l'automne, si je me bornais à faire ressortir, chez elle, les aspects, les couleurs et les dons du printemps.

Chaque âge a ses humeurs, son goût et ses plaisirs,
Et, comme notre poil, blanchissent nos désirs,

a dit le vieux Régnier, après Horace et avant Boileau. Chaque saison a aussi ses charmes, ses attraits et sa beauté à *nulle autre pareille*, et je ne sais, en vérité, si, tout compte fait, les charmes intimes de l'automne ne sont pas supérieurs à ceux de toute autre saison.

Pour mon compte, j'avoue que je ne saurais admettre l'idée banale du deuil de la nature à cette époque. Quelle reine fut jamais plus belle et plus superbement vêtue? L'automne a ses couronnes d'or et ses manteaux de pourpre. Elle nous fait magnifiquement l'aumône de toutes ses richesses, et quelles richesses! Elle a des teintes dont les variétés ne sont comparables qu'à celles du prisme, et qui épuisent toute la gamme des couleurs, depuis le brun rouge des hêtres jusqu'à l'or pâle des peupliers et des frênes. Elle a des parfums d'une suavité exquise, comme l'odeur des résédas et celle des douces chrysanthèmes. Ses couchers de soleil, grâce aux vapeurs de l'horizon qui se colorent de mille reflets, sont bien autrement beaux à contempler que ceux de l'été ou du printemps.

Ce n'est pas seulement pour l'homme de plaisirs, c'est pour le rêveur et l'artiste, que l'automne est le premier et le plus splendide moment de l'année.

Telle est du moins mon impression, et je l'exprime en toute humilité, sans prétendre l'imposer à personne. On ne dispute point en matière de sentiment. Chacun a, pour regarder la nature, son point de vue et sa lunette particulière. Mais il faut convenir qu'il y en a parfois de bien étranges ! savez-vous quelle est, de toutes les jouissances de l'automne, celle que préfère l'excellent abbé Delille ? C'est une partie de tric-trac ! Boucher, le poète des *Mois*, tient pour la chasse et le son du cor :

Le cor, pour réveiller les châteaux d'alentour,
Frappe et remplit les airs de brillantes fanfares ;
L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbares,
Près de porter la guerre au monarque des bois,
En rapide aboiement font éclater leurs voix...

Saint-Lambert se rabat sur les plaisirs de la pêche :

Les filets, en tombant, l'un de l'autre écartés,
S'unissent lentement sous les flots argentés.
Ils ont enveloppé, dans leurs grottes profondes,
Et ramènent vers moi les habitants des ondes...

Bernis ne trouve rien de mieux, pour faire sa cour à l'automne, que de lui débiter ces fadeurs galantes :

Les dieux descendent des montagnes ;
La gloire habite les campagnes ;
Les muses rêvent dans les bois ;
Et, lasse d'accorder les rois,
Thémis, assise au pied d'un chêne,
Juge les chansons de Philène
Et donne aux bergères des lois.

.....
Ton règne paisible et charmant
Fait oublier celui de Flore.
Automne ! la terre t'adore,
Et l'univers est ton amant !

C'est qu'ils n'entendaient rien du tout à la nature, ces braves poètes du dernier siècle ! Ils s'ennuyaient prodigieusement à la campagne, et ne savaient que faire pour tuer le temps quand ils se trouvaient relégués loin du Cours-la-Reine, loin des petits spectacles et des petits soupers, du café Procope ou du collège de France. On voit, à leurs vers, qu'ils devaient se dire à tout instant, comme Mme Prudhomme en villégiature : " Je voudrais bien m'en aller ! "

Enfin, Millevoye parut. Certes, je ne veux pas médire de sa belle inspiration de la *Chute des feuilles*, qui répond à un sentiment vrai, et dont l'harmonie mélancolique est des plus saisissantes. Malheureusement son jeune homme pâle a fait école et depuis lors les poètes et les peintres n'ont pas retracé un seul paysage d'automne sans le peupler de poitrinaires, de tombes et d' "éternels cyprès." Le dirai-je ? M. de Lamartine lui-même, le grand et incomparable inspiré, me semble n'avoir guère fait que répercuter, dans une de ses Méditations les plus admirées, l'*Automne*, le glas plaintif tinté par le jeune malade de Millevoye. Ecoutez plutôt et comparez :

Salut ! bois couronné d'un reste de verdure !
 Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
 Salut ! derniers beaux jours : le deuil de la nature
 Convient à la douleur, et plait à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
 J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
 Ce soleil pâlisant, dont la faible lumière
 Perce à peine à nos pieds l'obscurité des bois...

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
 Je vous dois une larme au bord de mon tombeau !
 L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
 Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
 A la vie, au soleil ce sont là ses adieux ;
 Moi, je meure...

Grâce à Dieu, celui qui se mourait ainsi en 1820 est encore parfaitement vivant et bien portant en 1866. Il a su prendre son temps. On aime à penser qu'il en est de même de tous les poètes poitrinaires dont l'agonie a commencé sous le ministère Martignac.

Dans ce rapide aperçu des œuvres poétiques où se trouvent quelques reflets de la saison où nous sommes, je ne puis omettre les *Feuilles d'automne*, de Victor Hugo, et la *Nuit d'octobre* de Musset. Dans les *Feuilles d'automne*, le poète a rassemblé "des vers sereins et paisibles, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée ; des vers de l'intérieur de l'âme." Il a recueilli "l'écho de ces pensées souvent inexprimables,—qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous, une fleur qui s'en va, une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbes...." Peut-être M. Victor Hugo n'a-t-il jamais été plus heureusement inspiré que dans ce recueil où il n'avait pas encore définitivement rompu avec les souvenirs et les dieux de sa jeunesse.

La *Nuit d'octobre* est une des grandes inspirations poétiques de ce siècle. Peut-être est-ce le chef-d'œuvre d'Alfred de Musset, chef-d'œuvre d'ardente passion, expression vivante et poignante d'une douleur qui ne veut pas être consolée. Le poète a vu, dans une seule nuit, "une nuit triste et froide," tomber toutes les illusions, toutes les feuilles mortes d'un amour malsain. Le vide s'est fait dans son cœur. Il a été trahi, abandonné... sa colère et sa douleur s'exhalent en accents terribles et embrasés comme le Simoun du désert. La muse paraît : ses douces paroles, ses fortifiants conseils calment et relèvent la pauvre âme en détresse. Elle verse sur la flamme d'une passion impure, les rosées rafraîchissantes de ses consolations et la flamme s'éteint, la colère s'apaise, l'homme pardonne, l'amant oublie et le poète renaît avec la nature aux premiers rayons du matin !

Tout cela est beau, tout cela est vrai. Celui qui a, une fois dans sa vie, rencontré de tels accents et fait vibrer une pareille corde, celui-là peut mourir sans craindre l'oubli. L'avenir relira ses vers et répétera son nom !

Si je tenais à être complet (et, grâce à Dieu, je n'en ai cure), il me faudrait chercher dans les poètes anglais, allemands, italiens ou même croates, les impressions qu'ont pu y produire l'étude et la contemplation de l'automne. Mais la monotonie serait le moindre défaut de telles recherches sans compter une multitude d'obstacles, qui m'empêcheraient de les conduire à bonne fin, et dont j'épargne par humilité la nomenclature à mes lecteurs. Je leur dirai seulement que j'ai trouvé dans Thompson quelques discours *bien sentis* en l'honneur de la saison qui nous occupe :

" Tout ce que les gelées d'hiver ont préparé de nître et de fécondité, tout ce que le printemps varié et fleuri a promis d'abondance, tout ce que le soleil d'été a profondément mûri, paraît maintenant à la vue et se montre dans toute sa beauté et sa perfection... "

" Déjà l'année commence à décliner ; les vapeurs de la terre se condensent. Les exhalaisons s'épaississent dans l'air. Les brouillards redoublent et tournent autour des collines... "

Wordsworth a une manière plus originale d'exprimer le résultat de ses contemplations. Il prétend que chaque feuille qui tombe et tourbillonne est un petit parachute où s'abrite une fée, un korrigan ou un sylphe frileux.

On aurait aimé à voir un de ses disciples, le poète de la *Thebaïde des grèves*, reproduire la même imagination dans sa langue au timbre argentin. Il a préféré, lui aussi, répéter la note de Millevoeye. Lisez sa *Tristesse par un déclin d'automne*. Hippolyte de la Morvonnais avait, du reste, le tempérament essentiellement mélancolique. Pour

s'en convaincre, il suffit de voir son portrait, où il est représenté le front coiffé d'une espèce de colbach comme on en porte au fond de l'Ukraine, les cheveux flottants au vent et les yeux voilés de je ne sais quel brouillard. Il a clos, parmi nous, l'ère des poètes éplorés.

Aujourd'hui, il faut en convenir, nos rimeurs comme nos peintres sont généralement moins tristes. Veulent-ils rendre quelque aspect de la saison des fruits mûrs et des feuilles tombantes; ils ne se croient plus obligés de peindre un cimetière comme fond de tableau. Ils ne pensent pas qu'il y ait une corrélation nécessaire entre la phthisie et les vapeurs d'octobre. Ils trouvent que les soleils d'automne luisent pour tout le monde, pour les abdomens florissants comme pour les poitrines faibles; qu'ils peuvent éclairer une Kermesse flamande, une foire bretonne, une joyeuse noce bérichonne, tout aussi bien qu'une scène de deuil, et, par ma foi ! je crois qu'ils ont raison.

Mais je prends bien mon temps, en vérité, en ressassant toutes les rêveries que l'automne a pu inspirer aux songe-creux de la poésie ! Y a-t-il donc encore des saisons ? On le disait dans mon enfance, et je l'ai cru longtemps. Mais aujourd'hui tout est bouleversé dans le monde. La nature est sans dessus dessous comme la politique. Nous ne pouvons pas plus compter sur elle que sur les puissants de la terre. Il fait chaud en hiver et il pleut en été. Février est tempéré comme avril, et le mois d'août est aussi humide que l'était pluviose il y a soixante-dix ans. Nous aurons bientôt oublié la couleur de la neige. Cette année le soleil nous a fait banqueroute, absolument comme s'il était le Mexique, et, pour peu que cela continue, nous serons réduits à mettre sur la même ligne les promesses des saisons et les défis de M. Paulin Lymairac.

G. DE CADOU DAL.

LA VIE DES SAINTS

On a écrit, on écrira encore beaucoup de livres pour établir la divinité du christianisme ; pour moi, je ne connais pas une plus invincible démonstration de la vérité de nos croyances que la vie des saints. Chaque saint est lui-même comme un vivant miracle ; tout en lui annonce un ouvrage surhumain ; une telle grandeur était inconnue avant la crèche de Bethléem et avant le sacrifice du Calvaire ; elle n'a été possible que parce qu'un modèle divin a été offert au monde.

L'humanité, de l'autre côté de la croix, nous avait montré ce qu'elle pouvait ; nous avons vu jusqu'où elle est montée depuis que l'incarnation du Verbe l'a divinisée.

L'erreur n'a pas la puissance d'engendrer les vertus qui étonnent la terre ; il ne lui est pas donné d'élever l'âme humaine à de pareilles hauteurs, de la transfigurer au point d'éblouir l'univers ; non, il n'est pas au pouvoir de l'erreur d'amener l'homme à triompher de ses passions et de ses penchants, à vivre dans le renoncement de lui-même, à se faire le serviteur des souffrances d'autrui, à trouver ses joies dans les humiliations, à regarder son bourreau avec une souriante tranquillité. Ces choses-là ne sont pas humaines ; on ne les aurait jamais vues si un Dieu n'avait passé par là.

Et ces saintes merveilles ne se sont pas rencontrées seulement dans un pays, en de certains rangs, dans certaines conditions de force, dans un certain âge de la vie ; elles se sont épanouies dans tous les climats, en haut et en bas de la société humaine, dans le sexe viril comme dans le sexe faible, au matin comme au milieu, comme au soir de la vie. Cette magnifique floraison morale, de toute latitude et de toute origine, n'est soumise à aucune des lois d'ici-bas ; Dieu toujours, Dieu partout, voilà son secret, sa règle et son soleil. Les pauvres et les ignorants ont marché les premiers dans cette voie de douleur triomphante, parce que le christianisme voulait prouver qu'il n'avait pas besoin des forces de la terre ; puis les riches et les savants sont entrés dans la carrière, parce que le christianisme n'excluait personne ; mais ceux-ci n'ont obtenu grâce qu'en se faisant pauvres et humbles ; ils laissaient leurs vêtements de gloire humaine à la porte du royaume de la vérité.

Les *Vies* de Plutarque garderont un charme immortel ; elles sont à la fois le récit de grandes actions et une vive peinture du cœur humain ; en les lisant, on se sent porté aux grandes choses, on admire ce qui est beau, on éprouve un ardent désir de l'imiter ; mais ces hommes illustres, dont l'existence nous est retracée, ont des faiblesses et des passions ; l'ambition et l'orgueil bouillonnent dans ces cœurs épris de la gloire. Il y a profit à les fréquenter dans les souvenirs qui nous restent de leur passage dans le monde, mais il y a un profit plus grand encore à voir de près les saints. La raison est facile à comprendre. La vraie grandeur de l'homme, c'est sa perfection. Se vaincre soi-même et faire du bien à autrui, c'est une céleste philosophie. Mourir pour la vérité lorsqu'il suffirait d'incliner vers l'erreur pour vivre, c'est une grandeur d'âme à laquelle rien, dans l'histoire, n'est supérieur. Les plus sublimes spectacles qu'ait donnés l'âme humaine ont été donnés par des saints. Ce sont eux qui ont fait le plus d'honneur à l'humanité.

La vie des saints ! quel tableau ! quel intérêt ! quelle poésie ! on va de l'Orient à l'Occident, du Midi au Nord ; le désert, les grottes, les chaumières mêlent leurs récits à ceux des palais. Il nous faut prêter l'oreille à tous les Etats, à toutes les nations. Les pasteurs des troupeaux et les pasteurs des peuples, les filles des champs et les filles des rois, les mendiants et les patriciens, les chefs de l'Eglise et ses plus petits enfants, les plus beaux génies et les plus obscurs serviteurs de Dieu, toutes les variétés du grand spectacle de la vie et du temps figurent dans cette phalange glorieuse qui s'accroît toujours. La vie des saints ! quelle lecture nourrissante ! Pour nous chrétiens ; c'est comme la vie de nos ancêtres qui se déroule devant nous : on ne reste pas indifférent à la vue de leurs portraits, ni froid au récit de tant d'admirables actions.

Jadis cette lecture charmait les familles durant les longues soirées de l'hiver. Pendant que la flamme du chêne ou du sapin pétillait et réchauffait, on voyait passer les vieilles et saintes figures, les prodiges du dévouement, les souvenirs des trépas si vite changés en triomphes. Qui de nous, enfants de maisons chrétiennes, ne se souvient de ces heures du soir autour du foyer, de ces heures où saint Paul, premier ermite, nous apparaissait visité par Antoine, nonagénaire, recevant ce jour-là du corbeau un pain entier au lieu d'une moitié de pain qu'il recevait depuis soixante ans, annonçant à Antoine sa mort prochaine et lui demandant d'ensevelir son corps avec le manteau qu'Athanase lui avait donné ? Il nous semblait voir l'âme de Paul montant au ciel au milieu des anges et des prophètes, et les deux lions venus du fond du désert pour creuser la fosse du vieux solitaire. Nous étions émus en lisant ou en écoutant la vie de cette belle et admirable vierge romaine, Agnès, dérobée à des regards infâmes par sa chevelure miraculeusement croissante et par une robe blanche qu'un ange avait apportée, respectée sur le bûcher par les flammes, qui s'éteignent, déroutant ses bourreaux qui ne savent comment lui donner la mort, et dirigeant enfin elle-même le fer meurtrier qui tremblait dans la main du soldat chargé de la tuer.

Quel charme nous trouvions au récit de la dernière visite de sainte Scolastique à son frère, le grand saint Benoît ! Tous deux avaient passé la journée à s'entretenir des choses divines ; ils prirent un peu de nourriture aux approches du soir ; Scolastique demanda à son frère de ne pas la quitter, et de prolonger avec elle ces entretiens sur les joies de la vie céleste. "Que dites-vous, ma sœur, lui répondit Benoît ; je ne puis rester ainsi loin de ma cellule." Alors Scolastique joignit les mains, inclina la tête et pria. Tout à coup le ciel, jusque-là sans nuage, devint noir, et la pluie tomba par torrents au milieu des gron-

dements de la foudre. Benoît et un de ses frères qui l'avait accompagné, ne pouvaient mettre le pied dehors : " Que Dieu vous pardonne, " ma sœur, dit Benoît ; qu'avez-vous fait ? " Scolastique répondit : " Je vous ai prié et vous n'avez pas voulu m'entendre ; j'ai prié Dieu, " et il m'a entendu ; maintenant sortez si vous le pouvez, renvoyez-moi " ou rentrez à votre monastère."

Benoît resta de force, veilla la nuit entière, et le frère et la sœur causèrent tout le temps des joies du ciel. Scolastique rentra dans sa retraite et l'homme de Dieu rentra dans son monastère. Trois jours après, Benoît vit l'âme de sa sœur monter vers les cieux sous la forme d'une colombe. Il annonça à ses frères cette belle et glorieuse mort et en rendit grâce à Dieu en de saints cantiques. Il fit apporter le corps de sa sœur et le déposa dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. Je ne connais pas une page de poésie plus suave que ce souvenir : il parle aujourd'hui encore à mon imagination aussi vivement qu'aux jours de mon enfance.

Nous aurions bien voulu alors avoir des images pour nous représenter ces solitaires, ces confesseurs, ces martyrs. Les Vies des Saints n'en avaient pas, ou bien ce qu'on mettait sous nos yeux était grossier. La publication que nous recommandons aujourd'hui, à côté d'un texte dont nous parlerons tout à l'heure, s'impose à notre admiration par les plus heureux efforts de l'art chrétien. Cinquante planches nous présentent des portraits ou des types consacrés par la tradition. Les plus précieux manuscrits ont été mis à profit, et, dans ces compositions, le génie des divers siècles respire. Un dessinateur de talent bien connu, M. Ledoux, a retracé ces figures où l'on sent l'harmonie des temps et des caractères, et aussi une harmonie morale. L'exécution chromolithographique et les dessins d'ornement complètent et font resplendir l'œuvre du dessinateur ; c'est ici qu'il nous faut admirer le talent de M. Kellerhoven, si soigneux et si délicat, si varié et si consommé. Il s'inspire du moyen âge et nous en distribue les richesses ; il s'inspire de son goût pour faire revivre les magnificences du passé.

A voir ces pages si fines et si finies, on dirait que les beaux jours de la miniature et de l'enluminure sont revenus. La page de la Toussaint, qui ouvre ce merveilleux livre, est vraiment étincelante de céleste suavité : c'est la beauté achevée dans la béatitude. On ne sait sur quelles compositions s'arrêter de préférence. Sainte Ursule, saint Henri, sainte Thérèse, saint Pierre, saint Dominique, sainte Marie-Egyptienne, saint Stanislas, évêque de Pologne, saint Pierre, sainte Mathilde, saint Edouard, roi d'Angleterre, saint Thomas d'Aquin, saint Ignace de Loyola, saint Georges, saint Bernard, abbé de Clairvaux, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Vincent de Paul, saint Louis, saint Léon le

Grand, saint Bruno, sont restés dans notre souvenir, ou plutôt devant nos yeux. Ce sont des figures que l'art a fixées dans leur immortelle vérité : l'imagination sert ici de couleur à l'histoire. Et lorsqu'on arrive au texte, on peut dire qu'on a déjà vu les principaux héros de ce divin poème qu'on appelle la Vie des Saints.

Ce texte, qui forme plus de quatre cents pages, nous donne, avec une brièveté substantielle, une page par jour. L'auteur, M. Henri de Riancey, s'est attaché à suivre les légendes du bréviaire romain ; il universalisait le livre en le plaçant dans l'unité de la liturgie. Sa forme est celle qui convenait le mieux ; elle est d'une simplicité naturelle et d'une douce lumière. Pas un mot d'inutile, pas un mot qui ne soit à sa place. Les légendes du bréviaire romain ne sont pas toujours là pour redire les saintes mémoires ; l'auteur interroge alors d'autres sources et met à profit les travaux de ses devanciers. Aucun nom ne manque à ses récits ; nous y voyons figurer les béatifications, les canonisations prononcées par les Papes de notre siècle. Les vingt-six martyrs du Japon, dont la gloire a été proclamée le 8 juin 1862 au milieu d'une grande assemblée d'évêques, ont leur place dans ce monument élevé en l'honneur des saints.

On ne dirait pas, en lisant ce texte d'une si parfaite placidité, que la même plume est une arme quotidienne toujours hors du fourreau. Les combattants chrétiens gardent dans les profondeurs de leur âme une sérénité qui tient à l'inébranlable fermeté de leur foi, et ce monde intérieur, tabernacle invisible de leurs espérances, fait entendre, sans effort, de pacifiques et suaves accents. La *Vie des Saints* a été pour M. Henry de Riancey le délassément religieux d'un esprit toujours debout. Du reste, un tel travail n'est pas quelque chose qui s'éloigne, autant qu'on pourrait le croire, des luttes contemporaines pour les saintes causes ; nous avons besoin, pour nos batailles, de l'assistance de ceux qui ont été, sur la terre, de vaillants amis de Dieu : les honorer et propager leur culte, c'est encore faire quelque chose pour la victoire. M. Henry de Riancey a écrit son texte avec amour ; il aime les saints ; il en est un de sa famille qui n'est pas dans son livre, mais qui est dans son cœur, et dont le souvenir peut l'exciter aux nobles combats, car il combattait à ses côtés lorsqu'il partit pour la gloire.

. On peut se faire une solution au fond de son cœur au milieu de la vie dissipée du monde. On peut aussi, quand l'isolement accable dans la solitude, s'y créer des êtres à son choix, selon son âme et uniquement à son usage.

LE R. P. LACORDAIRE.

SA VIE INTIME ET RELIGIEUSE.

Il y a cinq ans que, loin du bruit et de la gloire, dans le calme et l'humilité d'une cellule religieuse, un grand homme mourait.

C'était le 22 novembre 1861. Et cet homme était le nouveau patriarche monastique de la France, le continuateur et l'historien de S. Dominique, le grand *Frère-Prêcheur* de ce siècle, le fondateur des conférences de Notre-Dame.

Rome bénissait cette mort et s'en affligeait *; les fils d'un ordre illustre se pressaient douloureusement autour de cette tombe; le peuple donnait des larmes à cette mémoire et la canonisait †; la France, au milieu des préoccupations ardentes de sa politique, s'étonnait et s'attristait de cette fin.

Or, la France n'avait généralement aperçu qu'un côté de la figure et de la vie de Henri-Dominique Lacordaire. Elle n'avait vu en lui que le restaurateur et le fondateur de certaines institutions, l'orateur puissant, l'écrivain sur la tête duquel une couronne académique venait d'être posée, l'homme public en un mot, et l'homme public souvent défiguré. Elle ignorait donc l'homme privé, le prêtre et le religieux; elle méconnaissait l'âme et le cœur, et ne s'inclinait que devant l'intelligence et le génie: c'était saluer la façade d'un temple sans entrer dans le temple lui-même.

"On ne le connaîtra que par ses lettres," avait dit de Lacordaire une illustre amie; ses lettres étant, en effet, l'expression sincère de ses sentiments, la confiance habituelle de son âme, la confession de son cœur et l'explication de sa vie. Cependant, mieux inspirés encore, d'autres amis avaient ajouté: "On ne le connaîtra que lorsque, à l'étude de sa vie publique, on joindra les révélations de sa vie intime."

* Pie IX envoya trois fois sa bénédiction apostolique à l'illustre mourant, et exprima plusieurs fois vivement ses regrets au R. P. Jandel, maître général de l'Ordre.

† On vit à Sorèze les gens du peuple pleurer pendant les obsèques du P. Lacordaire, en s'écriant: "C'était un grand saint!" On en entendit d'autres qui disaient dans l'émotion de leur douleur: "Pourquoi Dieu n'a-t-il pas demandé à chacun de nous deux ans de sa vie pour lui en faire une bien longue!..."

C'était, suivant le mot du R. P. Chocarne, "une étude sur le dedans de son âme" qu'il fallait et qu'on attendait.

Mais cette étude sur *le dedans de l'âme*, qui pouvait la faire avec une parfaite connaissance de cause? Les nobles âmes et les âmes viciées; les saints et les malfaiteurs se cachent ordinairement avec le même soin, et l'on pourrait dire que c'est là, dans le silence et le mystère, que ces deux extrêmes de l'ordre moral se touchent. Or le P. Lacordaire avait toujours dérobé, avec la jalousie d'un saint, sa vie intime aux regards des hommes, et cela lui avait été d'autant plus facile qu'une grande partie de son existence s'était écoulée à l'ombre des murs élevés et discrets du cloître.

Un membre de la famille religieuse abritée par ces murs pouvait donc seul nous donner, bien complète, la révélation désirée, et l'on s'est demandé longtemps—nous l'avons entendu—si quelqu'un de ses enfants, de ses amis et de ses frères ne viendrait pas à nous pour nous faire participer à leur précieux et spécial héritage.

Quatre ans et demi se sont écoulés dans cette attente. Le bruit s'était répandu que l'amitié parlerait, mais que le monastère garderait le silence, lorsque, enfin, le manteau légué par le prophète nous a été jeté par-dessus les barrières claustrales. Ce manteau, plein de son double esprit, était sa vie elle-même, ses souvenirs et ses exemples.

Après un temps d'hésitation que nous comprenons, mais avec une franchise et un courage dont nous la remercions, la piété filiale a levé les voiles de l'âme, ouvert les portes de la cellule et révélé tout le mystère chrétien de cette existence.

Qu'en est-il résulté?

Nous osons répondre sans redouter les démentis: Un grand étonnement et une profonde édification.

En introduisant la lumière dans ce sanctuaire fermé, une main religieuse et amie nous a fait oublier en partie l'homme public pour l'homme privé, l'homme grand selon le monde pour l'homme grand selon Dieu. "A moi qui survis, a écrit M. de Montalembert au R. P. Chocarne,—et ce témoignage est principal,—vous avez révélé en lui "un homme plus rare, plus grand, plus saint encore que je ne le croyais "après l'avoir connu et aimé pendant trente ans."

Et M. de Montalembert ne s'est pas trompé lorsqu'il a ajouté: "Ce "qui a été une révélation pour moi, le sera à bien plus forte raison "pour la foule des lecteurs, qui n'ont été initiés à sa vie que par les "épisodes dramatiques de sa carrière publique, par le retentissement "prolongé de son éloquence," etc., etc.

"Vous étonnerez, vous froisserez peut-être quelques esprits,—écri- "vrait-il encore avec raison au courageux historien du P. Lacordaire,—

“ mais vous toucherez, vous édifierez, vous fortifierez beaucoup d'âmes. En disant la vérité tout entière, vous aurez rempli un grand devoir envers Dieu et envers notre ami.”

Prêtre et religieux, le R. P. Chocarne a donc bien fait de nous donner ce que nous n'avions pas, ce que nous attendions, ce qui devait surtout édifier et fortifier les âmes; la connaissance du prêtre et du religieux. Cette étude sur le dedans de l'âme de son père et de son ami est un beau livre, dont nous osons le remercier au nom de la foule des lecteurs, même après les hauts et décisifs suffrages qu'il a déjà obtenu*.

Ce livre a été annoncé par le *Contemporain* dès la première heure, mais annoncé seulement, un temps de calme et de recueillement étant nécessaire pour étudier, avec autant de liberté que de respect, la vie intime qu'il révèle.

Il était sage aussi de laisser à la vérité mise en lumière le soin de faire justice des opinions fausses, erronées ou injustes qui, trop souvent, avaient été acceptées sans contrôle par les passions, lorsqu'elles étaient propagées par la malveillance et par l'envie.

Voilà pourquoi nous parlons de ce livre dix mois après son apparition, et lorsqu'une seconde édition est venue nous annoncer que l'œuvre était assez connue, pour que nous puissions traiter les révélations qu'elle contient comme des faits désormais entrés dans le domaine public.

Or, pour apprécier complètement la portée des exemples de cette vie, pleine en même temps de contrastes et d'harmonies, comprenons bien, et partons de là, qu'Henri Lacordaire, né—comme il le disait lui-même—“ au plus profond des entrailles de son siècle,” fut, parmi nous, générations sceptiques, indifférentes ou dévorées par le doute, le modèle d'une foi antique; et qu'il resta jusqu'au dernier jour passionné pour les vertus les plus ignorées ou les plus méprisées par ce siècle: pour l'austérité, l'humilité et l'obéissance chrétiennes, fleurs merveilleuses des âges de force, aujourd'hui fanées sur nos fronts ou foulées sous nos pieds.

Voyons encore—au milieu du mouvement général de sécularisation qui est la folie du siècle—l'homme d'avenir et de progrès, auquel on lança tour à tour comme une insulte et comme une louange l'épithète de *libéral*, qu'il accepta et justifia; l'homme qui fut notre génération nouvelle, et par le cœur et par l'esprit; voyons-le, dis-je, immoler sa jeunesse sur les parvis du vieux temple, se faire prêtre catholique et bientôt

* Le plus ancien ami du P. Lacordaire, M. Foisset, a adressé, au nom même du P. Lacordaire au P. Chocarne, cette parole que, suivant la légende, Jésus-Christ fit entendre à saint Thomas d'Aquin: “ *Bene scripsisti de me, Thoma: Vous avez bien écrit de moi!* ”

moine... Moine! et par la pratique héroïque de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance, rester jusqu'à sa dernière heure et devenir tous les jours de sa vie moine plus parfait, c'est-à-dire, de plus en plus semblable à ces anciens modèles qui nous semblent un drapeau des vieux âges, une personnification des sociétés passées, et l'expression suprême des régimes abolis.

Si bien que, sans rien changer aux principes qui réglèrent sa vie, aux vertus qui la remplirent, aux actes qui révélèrent et ces principes et ces vertus, S. Dominique se fût certainement reconnu en Lacordaire. Le moine du XIII^e siècle, ressuscitant parmi nous, eût regardé le moine du XIX^e comme un autre lui-même et l'eût admis à courir avec lui, pieds nus, à la conquête des âmes.

C'est après avoir lu la vie religieuse du P. Lacordaire et relu simultanément la vie de S. Dominique, que nous en sommes venus à cette conclusion, et, si l'espace ne nous manquait pas ici, nous aimerions à faire ressortir cette ressemblance entre le patriarche du XIII^e siècle et le fils du XIX^e, ressemblance qui sera, peut-être, une des joies de leur éternelle réunion.

Au reste, laissant de côté les questions de personnes et se tenant exclusivement dans la région des principes, le P. Lacordaire avait conclu comme nous, lorsque, en 1839, il avait répondu à ceux qui lui conseillaient de fonder un ordre nouveau, au lieu de fouiller dans le vieil arsenal de l'Eglise pour ressusciter la vie religieuse: "Nous sommes sûr qu'après beaucoup de réflexion nous ne découvririons rien de plus nouveau, de plus adapté à notre temps et à ses besoins que la règle de S. Dominique. Elle n'a d'ancien que son histoire, et nous ne verrions pas la nécessité de nous mettre l'esprit à la torture pour le seul plaisir de dater d'hier."

Et cela est vrai à votre gloire éternelle, Eglise de Jésus-Christ! On ne détruit pas vos institutions, parce qu'elles sont fondées sur le roc immuable de la vérité. L'erreur seul est caduque, elle passe et vous restez!

Comme Dominique fut envoyé à l'Eglise en une heure difficile, où ses vertus, ses œuvres et les institutions qu'il fonda furent pour la société ébranlée des secours et des remèdes providentiels; Lacordaire aussi nous fut donné avec la mission d'opposer à nos ruines de fortes institutions. Chaque homme, même le plus petit, est chargé d'une mission ici-bas; mais plus le cœur et l'intelligence sont vastes, plus haute est la mission. Et lorsqu'un grand caractère et un génie se livrent entièrement à l'impulsion divine, lorsqu'ils s'unissent dans l'homme à la sainteté, ils deviennent l'instrument des plus grandes œuvres. Aussi comprendra-t-on toujours, en étudiant la vie de ces

hommes fidèles et richement doués, que Dieu avait mesuré leurs devoirs à ses dons.

Dieu nous garde de cette injustice domestique qui consiste à calomnier ou accuser toujours son temps, à brûler éternellement le présent sur les autels du passé ; mais Dieu nous préserve aussi de la présomption qui pardonne, admire et exalte tout dans le présent parce qu'elle se dit : Le présent, c'est moi ! Ce siècle peut avoir, et il a des qualités que n'eurent pas d'autres âges ; mais il lui manque des vertus qui brillèrent sur le front de nos pères. Peuples vieilliss, ce ne sont pas sans doute les redoutables passions de la jeunesse qui nous agitent ; mais aussi nous n'avons plus l'intelligence et le courage des mâles vertus : il y a chez nous de la décrépitude.

Nous plions comme des vieillards devant des autorités absolues et armées, mais nous ignorons la libre et volontaire obéissance de l'homme fort ; nous courbons bien souvent nos têtes sous le sceptre de l'homme, mais nous ne savons pas nous prosterner et nous humilier devant la majesté de Dieu ; nous subissons les exigences de la chair, et nous n'imaginons pas qu'on puisse affranchir l'âme par l'asservissement du corps. Et cet affaissement général des âmes, cet étouffement de l'homme spirituel amène l'engourdissement religieux, l'indifférence, le doute, quelquefois même la haine, et la peur des religions positives : *Il y en a parmi nous qui ne croient pas* *. Tel est notre malheur et telles sont nos fautes.

Or, à tous ces points de vue, la vie d'Henri-Dominique Lacordaire, de cet homme qui, sans abdiquer les droits de la raison, poussa la foi jusqu'à l'héroïsme ; sans cesser d'être une fière, énergique et indépendante nature, fut un humble et obéissant religieux ; et qui, tout en restant un type de grandeur, de distinction et de noblesse, fut avant tout un pénitent chrétien ; cette vie, disons-nous, est, pour notre âge, un inappréciable et spécial enseignement.

Elle est aussi l'une des plus belles réponses de l'Eglise catholique à ceux qui, parmi ses ennemis, veulent faire croire à son divorce avec les sociétés modernes ; il est permis, ce nous semble, d'y voir comme un arc-en-ciel, un signe d'alliance entre Dieu et notre âge, une ancre jetée par l'Eglise vers le ciel pour y amarrer les générations actuelles.

Le P. Chocarne, en écrivant cette vie, ne s'est point appliqué à prouver ces choses ; il a tout simplement raconté des faits et cité des témoignages ; et c'est de cette narration loyale, toujours appuyée sur les documents authentiques que ressortent les preuves de ce que nous avons avancé.

MME. DE MARCEY.

(A Continuer.)

* S. Jean, vi, 65.

LE JARDIN DES PLANTES.

L'existence du Muséum d'histoire naturelle du Jardin des plantes ne remonte point très-haut dans l'histoire de Paris. Louis XIII avait accordé en 1626 à son médecin Hérouard des lettres patentes l'autorisant à établir un jardin botanique, mais sans désignation de lieu. Ce ne fut que six ans plus tard que cette pensée commença à être mise à exécution, non par Hérouard, mais par Gui de la Brosse, médecin ordinaire du roi. Louis XIII avait ordonné, cette fois, l'acquisition des terrains nécessaires pour cet établissement conçu, à l'origine, dans des limites très-modestes; Gui de la Brosse, sans perdre du temps, fit commencer la construction des bâtiments destinés aux cours de botanique, de chimie, d'histoire naturelle; ce fut lui qui dirigea les premières plantations du jardin actuel.

On n'aurait pu soupçonner à cette époque l'importance que devait acquérir un jour le Jardin des Plantes. Ce qu'on avait fait était utile, mais que de choses restaient à faire! Le second fondateur du Jardin des Plantes par ordre de date, le premier par l'immense développement qu'il donna à cette institution incomplète et imparfaite, fut Buffon. Nommé, en 1739, intendant du Jardin du Roi, ce grand homme entreprit d'imprimer à cet établissement le caractère d'universalité qu'il donnait, en même temps, à ses études. Ce fut là qu'il écrivit son *Histoire naturelle*, et le Jardin du Roi, agrandi dans de vastes proportions, enrichi de belles collections, lui offrit les éléments de son immense travail, c'est-à-dire des échantillons de la nature entière. Le cabinet d'histoire naturelle fut formé par la réunion des collections de Vaillant, de Tournefort, qui professaient la botanique au Muséum, et de plusieurs autres savants. La ménagerie reçut des animaux carnassiers venus de tous les points du globe; des fosses furent creusées, comme à Berne, pour entretenir des ours; les serres se remplirent de plantes exotiques; il y eut des parterres où l'on entretenait celles qui ne pouvaient vivre à l'air extérieur dans notre climat. Le Jardin du Roi devint ainsi comme un résumé vivant de la création.

Delille a chanté, dans son poème des *Jardins*, la touchante aventure du jeune Potaveri qui, trouvant au Jardin des Plantes un arbre d'O-Taïti, pleura de bonheur au souvenir de la patrie :

Souvent il s'écriait : "Rendez-moi mes forêts!"

Un jour, dans ces jardins où l'Etat, à grands frais,

Des quatre coins du monde en un seul lieu rassemble
 Ces peuples végétaux surpris de vivre ensemble,
 Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
 Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
 L'Indien parcourait leurs tribus réunies
 Quand, tout à coup, parmi ces vertes collines,
 Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
 Frappe ses yeux. Soudain, avec des cris perçants,
 Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
 Le couvre de baisers ! Mille objets pleins de charmes,
 Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux,
 Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
 Il cru les reconnaître, et son âme attendrie,
 Du moins pour un instant, retrouva sa patrie.

Tous les règnes de la nature ont trouvé leur place au Jardin des Plantes, et des savants illustres parmi lesquels il faut citer, on vient de le savoir, les Jussieu, n'ont cessé de développer par des innovations heureuses la pensée première de l'établissement. La famille de Jussieu, dans laquelle la science de la botanique est héréditaire depuis la fin du dix-septième siècle et dont le premier, Antoine de Jussieu, succéda à Tournefort comme professeur de botanique au Jardin du Roi, a laissé de nombreuses traces de son passage dans les serres et le jardin proprement dit.

Aujourd'hui, outre la ménagerie des bêtes féroces, qui occupe un vaste espace à l'entrée du jardin, du côté du quai, les éléphants et les hippopotames ont leur quartier spécial ; les singes ont leur palais, les serpents leurs réduits particuliers ; les oiseaux palmipèdes et échassiers, ibis, flammants, casoars, autruches, pingouins, cygnes noirs, canards de la Caroline, ont leurs retraites et leurs bassins ; les oiseaux, depuis l'aigle jusqu'au perroquet, d'immenses volières. On a en outre disposé dans le jardin une espèce de vallée artificielle qu'on appelle *la vallée suisse*, et dans laquelle des cerfs, des biches, des béliers exotiques, des zèbres, des daims, des buffles, des mouflons de Corse, et plusieurs autres espèces d'herbivores trouvent une demi-liberté. On a dit, non sans raison, que sans sortir du Jardin des Plantes on pourrait faire le tour du monde. Il faut ajouter qu'on y a établi un laboratoire d'anatomie comparée, où Buffon et Cuvier ont fait, grâce aux éléments qui leur étaient fournis par l'établissement, les plus intéressantes études et, de nos jours, on a ajouté à ce laboratoire un musée d'anatomie comparée construit dans une autre partie du jardin. C'est dans ce laboratoire qu'en dernier lieu Pierre Gratiolet consumait sa vie dans ces travaux qui ont illustré son nom et apporté à la physiologie spiritualiste de nouveaux arguments.

Comme aspects et comme promenade, le Jardin des Plantes est un des plus agréables de Paris, et il serait plus souvent visité par les Parisiens s'il

n'était pas placé dans une situation excentrique à l'une des extrémités de la ville. Les grandes allées qui conduisent de la grille ouverte sur le quai jusqu'à la cour où sont les bâtiments du Muséum sont d'un bel aspect. L'espace du milieu, occupé par le terrain consacré à la culture des plantes exotiques sépare agréablement les grandes allées. Les serres construites en amphithéâtre sur une espèce de colline sont admirablement exposées. Il y eut une époque où les compositions du concours général, qui se rencontrent avec le mois le plus chaud de l'été, avaient lieu dans une de ces grandes serres; les écoliers remplaçaient les arbustes absents, ce qui prêtait à des lieux communs agréables que les orateurs universitaires ne dédaignaient pas. C'est dans le prolongement du même terrain qui s'élève en pentes abruptes qu'on a pratiqué le Labyrinthe, ornement obligé des jardins du dix-huitième siècle. Le vaste rond-point où l'on s'arrête avant de s'engager dans les allées arides et escarpées du Labyrinthe est abrité par le cèdre que Bernard de Jussieu rapporta dans son chapeau en 1734. Il existe sur ce cèdre plusieurs versions. D'après la plus dramatique, qui, j'ai le regret de le dire, est la moins authentique, Bernard Jussieu aurait rapporté du Liban ce cèdre enfant et se serait passé d'une partie de sa ration d'eau pendant la traversée, pour sauver l'arbre en péril de mort. D'après une version qui doit être exacte, parceque dans l'année 1734 Bernard de Jussieu ne fit pas un voyage au Liban, et en fit un en Angleterre, ce fut de ce dernier voyage qu'il rapporta l'arbre à l'ombre duquel tant de générations se sont déjà assises.

Si les Parisiens trouvent le Jardin des Plantes un peu trop loin du centre de la ville pour en faire le but de leurs promenades, il ne manque pas cependant pour cela de visiteurs. Jamais un étranger ou un provincial ne vient à Paris sans consacrer au moins une de ses journées à cette promenade. C'est à peine, en effet, si une journée suffit à la visite des trésors que contient cet établissement. Il faut assister au déjeuner des bêtes féroces; on sait qu'Eugène Sue, pendant qu'il écrivait *le Juif errant* ou figure Morok, le dompteur de bêtes, se fit un devoir d'assister tous les jours pendant six semaines au grand couvert de la panthère noire, qui devait figurer dans son roman. Une autre anecdote se rattache à la ménagerie: un écrivain d'un esprit fougueux qui, après avoir fait la guerre de la chouannerie, étonna la ville de Caen, pendant l'Empire, par l'éclat de ses duels, et devint sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet aussi ardent dans ses opinions libérales qu'il avait été ardent dans ses opinions royalistes, Alexis Dumesnil, esprit critique et satirique en tout temps, moraliste à ses heures, se présenta pour voir la ménagerie avec plusieurs femmes de sa connaissance. On introduisit la compagnie, qui avait des billets particuliers, dans le corridor qui règne devant les grilles. Tout à coup, en passant devant la loge du lion, Alexis Dumesnil introduisit

sa main à travers les barreaux et commença à caresser la crinière du roi du désert en attachant ses yeux sur ceux de l'animal. Le lion, à demi endormi, se détendit paresseusement et le regarda d'un œil vague.

—Que faites-vous, monsieur ? lui dit le gardien sans élever la voix de peur d'irriter la bête. Retirez à l'instant votre bras !

Dumesnil retira lentement sa main et répondit au gardien sans changer de visage :

—Je voulais savoir si le lion soutiendrait le regard de l'homme !

—Vous êtes bien heureux que le lion ait déjeuné ce matin, répondit fort sensément le gardien, qui éprouvait peu d'admiration pour cet acte de crânerie digne de l'homme qui avait fait sortir un régiment de Caen en menaçant, dans un café, le colonel de lui brûler la cervelle s'il ne lui remettait pas à cet effet un ordre écrit, et qui, incarcéré pour cet effet, s'évada en incendiant la prison.

Après avoir assisté au déjeuner des carnassiers, on peut se donner le plaisir de contribuer au déjeuner des éléphants ou des hippopotames, qui ne sont pas insensibles à l'offre d'un petit pain de seigle. La manière dont ces derniers prennent leurs bains réjouit beaucoup les spectateurs populaires. On va ensuite visiter les fosses des successeurs plus ou moins indirects de Martin l'ours, qui, à la grande joie des enfants et de leurs bonnes, montent à leur arbre quand ils sont en belle humeur. Puis vient l'excursion à la vallée suisse, l'une des plus agréables parties du Jardin des Plantes, avec ses cerfs, ses biches, ses buffles, ses ruminants de toutes les espèces et de toutes les tailles. Là encore vous trouvez des solliciteurs, prêts à se contenter des restes des petits pains dont les éléphants et les hippopotames, sans parler des ours, ont dévoré la plus grande partie. Le quartier des oiseaux s'annonce de loin par les cris de toute espèce, mêlés et confondus dans une espèce de chaos peu musical qui rappelle la tour de Babel. Le palais des singes est cher aux enfants, à cause des incroyables gambades de ces singuliers animaux, qui semblent être la caricature de l'homme. En revanche, les bébés et leurs bonnes ne visitent qu'à contre-cœur le quartier des serpents, de tous les hôtes du Jardin des Plantes les plus hideux, et celui des oiseaux de proie, aigles, vautours, condors, que je n'ai jamais pu voir, pour ma part, dans leur taciturne immobilité, avec leurs serres puissantes et leur bec recourbé, sans songer à ces mauvais Césars de Rome, Tibère, Caracalla, Néron, Domitien, Commode, hommes de proie qui se désaltèrent du sang humain.

La plus intéressante partie du Jardin des Plantes est sans contredit le cabinet d'histoire naturelle, avec l'immense variété de ses riches collections. Mais il faut plusieurs heures pour se rendre compte des trésors qu'il contient, et il n'y a que les hommes véritablement instruits qui l'étudient ; les curieux se contentent de le traverser à vol d'oiseau. Ils aiment mieux

voir la population vivante, remuante et bruyante du Jardin des Plantes que ses collections mortes, symétriquement rangées. Et puis ne faut-il pas monter au Labyrinthe et aller voir l'homme au microscope, qui vous montre des mouches grossies par les verres, sans parler d'autres insectes, dont le nom seul donne des démangeaisons de mauvais augure ? Du point culminant du Labyrinthe on jouit d'une belle vue, donnant sur le panorama de Paris. La Seine se déroule au loin, en scintillant sous les rayons du soleil, comme un large ruban d'argent. On aperçoit le faite sombre et triste de Sainte-Pélagie, dont les prisonniers regardent peut-être en ce moment du haut de leurs cellules les plus élevées l'oasis de verdure qui s'étend à leurs pieds, et l'on voit surgir de loin en loin les clochers qui montent vers Dieu avec les prières des hommes.

J'ai dit que les promeneurs du Jardin des Plantes étaient surtout des provinciaux et des étrangers. Cependant les quartiers voisins fournissent leur contingent. Partout il y a des jeunes mères qui ont des enfants à promener, des bonnes qui font prendre l'air à leurs bébés, sans parler des tourlourous qui ont à dépenser leurs journées de congé, et qui viennent fumer philosophiquement leurs pipes sous ces beaux ombrages. Si vous ajoutez à cela les jeunes gens qui fréquentent les laboratoires et les cours du Jardin des Plantes, les professeurs, les habitants des quartiers Saint-Victor, Saint-Marcel, de l'Entrepôt et de l'autre côté de l'eau, de l'île Saint-Louis, du foubourg Saint-Antoine, enfin du Marais, vous aurez le dénombrement à peu près complet des espèces, passez-moi le mot en faveur du sujet, qui garnissent les bancs du Jardin des Plantes. Le rentier du Marais, médaille déjà rare et qui manquera bientôt aux collections, apparaît encore de temps à autre, dans les allées du Jardin des Plantes, et quand il se trouve dans le cabinet d'histoire naturelle, en face des ossements d'un mastodonte, on ne peut s'empêcher de répéter tout bas ce vers que le poète appliquait à Marius, assis sur les ruines de Carthage :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

. Avant Socrate, on disait : "Faisons du bien à qui nous aime et du mal à qui nous hait." Socrate a changé ce précepte et a dit : "Faisons du bien à nos amis et ne faisons point de mal à nos ennemis." Jésus-Christ seul a dit : "Faisons du bien à ceux qui nous font du mal." Il n'appartenait qu'au Sauveur des hommes de les former aux vertus surnaturelles.

. Quelquefois il ne faut point interroger son ami, afin de ne point arracher ce qu'on doit obtenir, et surtout pour ne pas l'exposer à nous tromper.

EXPOSITION DE 1867.

CAMBRONNE A WATERLOO.

TABLEAU DE M. ARMAND DUMARESQ.

Voilà la fin de vingt-trois ans de guerre. Ils sont partis, en 1792, à vingt ans, le sac sur le dos, pleins d'espérance et d'ardeur,—le paysan, le bourgeois, l'ouvrier, criant tous ensemble: Vive la France! vive la Liberté! Et quelques mois plus tard, au lendemain de Valmy, vive la République!

...Sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas...

Le poète n'a dit qu'une partie de la vérité.

En 1792, ce n'est pas à la gloire qu'on sacrifiait sa vie; c'est à la patrie, à la liberté, à la justice. La gloire n'est venue que plus tard, et comme fiche de consolation, quand la France, lassée des discordes civiles, se fut jetée dans les bras de Bonaparte.

Alors seulement on s'occupa de gloire et, en même temps, *du service de l'Empereur*. Lui-même, pour donner le change, disait à tous moments: la Grande Armée, la Grande Nation.

Maintenant l'âge est venu. Le drame terrible touche au dénoûment. Ce carré de la garde, déjà entamé par la mitraille et qu'un officier anglais vient sommer de se rendre, c'est le dernier reste de cette race héroïque qui a soutenu vingt ans l'effort de l'Europe. Qui reconnaîtrait en eux les volontaires de Dumouriez et de Kellermann? Sur leurs front bronzés, dans leurs traits impassibles, endurcis par l'habitude du danger, on peut compter toutes leurs campagnes, et dire de chacun d'eux ce que Corneille a dit du fier Don Liègue:

Les rides sur son front ont gravé ses exploits.

Mais où sont l'espérance et l'ardeur de la première jeunesse? Ils ne chantent plus comme autrefois l'hymne sublime de Marie-Joseph Chénier, le grand poète:

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas.

Le temps est passé de conquérir le monde, bien moins par la force des armes que par la contagion de l'exemple. On ne voit plus les habitants des villes ouvrir leurs portes comme à Mayence et à Chambéry, et courir joyeusement au-devant de l'armée française.

Aujourd'hui tout est morne ou ennemi. Plus d'espoir de vaincre, même dans ces cœurs intrépides, et en même temps plus de désir de vivre. Tout est fini. La vieille garde est là, fidèle au devoir, rangée autour des aigles, décidée à tuer encore le plus d'ennemis qu'elle pourra, mais certaine de ne pouvoir éviter la mort.

Et pourquoi vivraient-ils encore ? Ils n'ont plus rien à faire en ce monde. Une première fois, dans la retraite de Moscou, ils ont vu que Dieu même, qui marchait avec eux jusque-là, venait de retirer sa main. Ils ont vaincu les Russes ; ils n'ont pu vaincre le froid, la faim et l'implacable destinée. La plupart sont restés ensevelis sous la neige. Ceux qui ont survécu gardaient au fond du cœur l'amer souvenir de cet immense désastre. Pour la première fois ils ont jugé leur chef, et ils ont murmuré.

Mais avec le printemps de 1815, l'espoir les ranime. Napoléon revient et les ramène à Lutzen, à Bautzen, à Dresde. Ils croient que l'Empereur redeviendra le maître, et eux-mêmes avec lui. Mais les jeunes conscrits, enfants de dix-huit ans, mourant de faim, de fièvre et de fatigue. Nouvelle chute plus profonde. Leipzig !

Cette fois les plus braves sont ébranlés. Dieu s'est déclaré contre nous. Les vieux soldats repassent le Rhin, précédés du typhus. Les Cosaques et les corbeaux suivent Napoléon qui laisse derrière lui sur les routes de longues rangées de cadavres.

Puis sans nous donner le temps de respirer, huit cent mille alliés entrent en France à la fois et par toutes les portes.

Vers Bayonne, c'est Wellington avec les Espagnols et les Anglais ; dans la vallée de la Marne, c'est Blucher avec les Prussiens ; dans la vallée de la Seine, c'est Schwartzenberg avec les Autrichiens. Entre eux servant de trait d'union, voici le czar avec Voronzof, Platof et Wittgenstein ; puis derrière eux, la longue file des petits peuples autrefois, ennemis acharnés, se mordant, se pillant et s'égorgeant l'un l'autre, mais maintenant réconciliés entre eux et se précipitant comme une bande de loups à la suite des grands carnassiers. Un fleuve d'hommes marche sur Paris.

Et lui, Napoléon, désespéré, terrible encore dans sa défaite, de temps en temps se retourne, saisit le plus rapproché de ses ennemis, lui saute à la gorge et le déchire. Dans leur fureur patriotique, ses vieux soldats, honteux d'avoir encore à défendre le sol de la France, ne connaissent plus ni la fatigue, ni le nombre. Partout où ils rencontrent l'ennemi, c'est un carnage ; en plusieurs combats de cette terrible campagne, la vieille garde,

indignée qu'on osât l'attendre, ne daigna pas brûler ses cartouches, et ne voulut user que de ses sabres et de ses baïonnettes. "Pointez! pointez toujours!" disait Pajol à ses dragons, revenus d'Espagne. O dieux immortels! que sert de tuer ces multitudes? Derrière elles, se précipitent des multitudes nouvelles que d'autres vont suivre encore. L'horizon, du côté de l'est et du nord, est tout noir de fantassins et de cavaliers. En appuyant l'oreille à terre, on n'entend que le pas régulier des soldats et le grincement des canons qui roulent sur le pavé des routes. "Ah! disait avec désespoir un pauvre conscrit blessé à mort, le jour de la bataille de Paris, *ils sont trop!*" Enfin tout est fini. Napoléon abdique. On voit revenir des princes inconnus, on entend dire que la France est délivrée de *l'Orage de Corse*, on chante des *Te Deum*, on célèbre la générosité des alliés,—*"nos amis les ennemis,"*—les vieux soldats entendent dire par les prêtres et les émigrés qu'on leur pardonnera leurs victoires passées, s'ils se conduisent bien et s'ils promettent de verser leur sang pour la dynastie. Pauvres vieux soldats, sans famille et pour qui le régiment était la patrie, on les traitait comme des rebelles amnistiés!

Une amnistie après vingt-trois ans de guerre! O rage! Napoléon revint de l'île d'Elbe. Dès qu'il paraît, tous sont à lui. "Tu ne pleurera plus en sortant des Tuileries!" écrivait le maréchal Ney à sa femme en lui annonçant sa défection.

Oui, mais l'Europe épouvantée se retourne, court aux armes, et la guerre recommence. L'armée est seule. La France reste neutre. La France a goûté de la liberté. Elle n'aime pas les Bourbons, mais elle a respiré dix mois sous leur gouvernement. Elle ne veut plus ni conscription ni guerre. Elle veut être libre. Elle se croise les bras et laisse faire Napoléon. Les vieux soldats l'ont seuls rappelé. Qu'ils le défendent seuls!

Voilà le sens de Waterloo. Voilà pourquoi le front des soldats est triste. Ils ne séparent pas Napoléon de la patrie; mais la patrie se sépare de Napoléon. Un sombre pressentiment agite les âmes. Il court des bruits de trahison. On se défie des officiers. Bourmont et Clouet désertent. D'autres sont soupçonnés. On a parlé de *save qui peut!* Napoléon lui-même est ébranlé.

Mais la rage des soldats leur tiendra lieu d'espérance. A quoi bon espérer? Il ne veulent que venger la France et Napoléon, ou mourir. Devant eux est l'armée anglaise avec Wellington. A côté, Blucher et les Prussiens. En deux coups terribles, on peut finir la guerre, ou du moins laisser à l'Angleterre et à la Prusse un deuil éternel.

En trois jours, tout est terminé. Blucher, qui devait être exterminé, n'est que culbuté. Napoléon, bien à tort, dédaigne cet ennemi à demi vaincu, et prend Wellington corps à corps. Si Blucher est prudent, il profitera de l'occasion pour fuir et se mettre en sûreté derrière le Rhin;

mais l'impétueux vieillard, acharné comme un dogue, échappe on ne sait comment à ceux qui le poursuivent (et qui, du reste, ne peuvent que harceler sa retraite), se retourne sur son vainqueur, le saisit à la gorge, pendant que l'autre tient déjà Wellington sous son genou, et l'étrangle.

Alors commence la déroute, précipitée et rendue plus dangereuse par le désordre de la nuit. Napoléon essaye en vain de l'arrêter. Il fuit lui-même jusqu'à Laon, dicte à la hâte un rapport, et court à Paris, première station du voyage de Saint-Hélène.

Mais la vieille garde est restée sur le champ de bataille. Tout ce qui peut encore tenir un fusil est là. Les carrés démolis par la mitraille se reforment aussitôt. On ne peut plus vaincre, on ne veut plus vivre, on veut encore tuer.

Voyez, dans le tableau de M. Armand Dumaresq, cet Anglais calme qui s'avance et somme le vaincu de se rendre. La figure des grenadiers qui l'écourent est terrible à voir. Non qu'elle soit menaçante, et je loue le peintre d'avoir si bien compris son sujet. Elle est terrible parce qu'elle exprime le mépris le plus profond de la mort et de toutes les choses humaines. L'un d'eux, souriant, arme son fusil et semble dire : "Quelle histoire, ami, es-tu chargé de nous conter ? Tu ne me connais donc pas ?" Un autre enfonce sa baguette dans le fusil, en écoutant l'Anglais d'un air ironique. Un troisième, plus sombre, fait trembler. On sent qu'il ne pardonnera pas l'affront qu'on lui fait.

De tous côtés, des cadavres, des affûts brisés, et dans le lointain, des canons braqués sur le groupe de la garde.

L'ensemble du tableau est admirable. Un seul personnage, à mon gré, est dans une pose un peu trop dramatique. C'est Cambronne. Il est trop rejeté en arrière. Ce n'est pas ainsi qu'on doit dire le mot fameux qu'à rapporté Victor Hugo, et qui résumait si bien les sentiments de ce groupe héroïque. Mais ce défaut est bien racheté par l'effet prodigieux de tous les autres personnages.

A vrai dire, il n'y eut pas de héros particulier dans ce sublime désespoir. Tout le bataillon de la garde fut un héros, et Cambronne ne fit que traduire en langage de soldat les sentiments de tous les soldats. M. Dumaresq l'a compris, et son œuvre est un digne commentaire du chapitre célèbre de Victor Hugo : Waterloo.

ALFRED ASSOLLANT.

M. Assollant termine son article en constatant que le tableau de M. Dumaresq est un digne commentaire du chapitre célèbre de Victor Hugo. L'illustre poète a jugé de la même façon l'œuvre du peintre, et lui a adressé une lettre que nous nous faisons un plaisir de reproduire.

A M. Armand Dumaresq.

Je vous félicite, monsieur, vous avez fait une œuvre. Le mot sublime est devenu sous votre pinceau une page superbe. La terreur est, dans votre tableau, partout, excepté sur les fiers visages de ceux qui vont mourir. Je vous crie bravo ! et je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

L'Exposition Universelle Illustrée.

BULLETIN DE LA SEMAINE.

Paris, 31 Août, 1867.

Le pape a reçu de France deux magnifiques tapis des Gobelins, dont l'un représente la Vierge de l'Immaculée Conception, et l'autre l'image de Notre-Dame de Gzenstochowa, patronne de la Pologne. — Le journal l'*Egypte* raconte que, à son arrivée à Paris, le vice-roi a annoncé à l'impératrice qu'il lui faisait présent de l'arbre de la Vierge et du terrain qui l'entoure. La tradition rapporte que la Vierge s'est reposée sous cet arbre pendant la fuite en Egypte. Le vice-roi a remis à l'impératrice un merveilleux coffret renfermant un morceau de l'écorce de l'arbre, quelques parcelles de la terre qui l'entoure, et la cédula qui confère la propriété à l'impératrice. — Plusieurs journaux affirment que, sur le désir de l'empereur d'Autriche, une édition des œuvres de Maximilien sera publiée très-prochainement à Leipzig, sous ce titre : *Choses de ma vie ; Esquisses de voyages ; Aphorismes ; Poésie*. Cette édition se composera de sept volumes, dont quatre sont déjà prêts. — On annonce que le conseil municipal vient d'adopter pour les voitures de place un compteur qui remplit toutes les conditions indispensables pour l'adoption d'un tarif calculé sur la distance parcourue. Ce compteur serait prochainement placé dans toutes les voitures et le tarif serait celui-ci : pour les voitures à quatre places, 90 centimes le premier kilomètre ; 30 cent. les kilomètres suivants ; pour les voitures à deux places, 85 cent. le premier kilomètre ; 25 cent. les kilomètres suivants. — On annonce pour le 9 août la réunion à Paris d'un grand congrès homœopathique, et pour le 18 du même mois un congrès allopathique. — Le tournoi des joueurs d'échecs vient de se terminer au Cercle international de l'Exposition universelle. Le grand prix de l'Empereur (un magnifique vase de Sèvres de la valeur de 4 à 5,000 fr.) a été gagné par un Hongrois, M. Kolisch. L'honneur des autres prix revient à un Polonais, à un Autrichien et à un Prussien. Les Français ont été battus sur toute la ligne. — L'administration supérieure a prescrit aux compagnies de chemins de fer d'établir des

marchepieds pourvus d'une main courante sur toute la longueur des trains, afin de fournir aux conducteurs et aux voyageurs le moyen d'échapper à l'attaque d'un malfaiteur ou à l'incendie d'un wagon. Cette mesure va recevoir son application sur tous les réseaux. Elle est déjà appliquée sur les chemins de fer du Nord et du Midi.

. . . Les Pères franciscains vont établir, dit-on, un couvent sur le terrain de l'arbre de la Vierge, près du Caire. Si, comme on l'a prétendu, ce terrain appartient à l'impératrice, grâce à l'hommage fait par le vice-roi, c'est sous sa protection que serait élevée la sainte demeure. Le R. P. Bernard, d'Orléans, un des franciscains appartenant à notre nationalité, est désigné comme devant exercer les fonctions de supérieur.—Par suite des libéralités de Sa Majesté ottomane envers les pauvres de la ville et des paroisses de Paris, une somme de 33,000 fr. a été mise à la disposition de Mgr. l'archevêque, qui doit la faire distribuer. Elle ne saurait parvenir à sa destination d'une manière plus utile qu'en passant par les mains de MM. les curés. A cette fin, chacun des 66 curés de Paris a reçu une somme de 500 fr.—Le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'empereur, vient de décider que la tour Jeanne d'Arc, de Rouen, serait classée comme monument d'Etat, et que l'acquisition en aurait lieu au nom de l'Etat, avec jouissance au profit du département de la Seine-Inférieure.—On parle beaucoup dans le monde littéraire et de l'Institut d'une découverte que M. Philarète Chasles, conservateur à la bibliothèque Mazarine, et professeur au collège de France, vient de faire en Belgique. Il s'agit de cinquante lettres inédites de Voltaire.—L'installation des cafés aériens a commencé au-dessus du palais de l'Exposition, par le propriétaire des ascenseurs mécaniques. Cette installation a été unanimement réclamée par les visiteurs qui, après s'être soustraits aux mouvements bruyants des galeries, ont été bien aise de trouver au dessus du palais un lieu de repos et de rafraîchissements; ce qui a été fait d'après leurs désirs.—Le gouvernement vient de passer un marché avec un entrepreneur, à l'effet de faire redorer le dôme des Invalides, qui ne l'a pas été depuis plus de soixante ans. On croyait que cette opération coûterait fort cher, mais elle se résumera en une dépense relativement peu élevée, s'il est vrai, comme on l'assure que le marché ait été fait au prix de 150,000 francs. L'opération demandera du reste trois ans.—L'administration des chemins de fer badois vient de prendre une mesure d'hygiène et d'humanité qui sera accueillie avec reconnaissance par la portion la moins aisée des voyageurs. Tous les wagons indistinctement vont être chauffés en hiver, tandis que jusqu'à présent ceux de première et de deuxième classe jouissaient seuls de ce privilège.—Le général Cavaignac (Louis-Antoine-Stanislas) cousin germain d'Eugène Cavaignac, l'ancien chef du pouvoir exécutif sous la République, est mort à Paris, le 29 juillet, à l'âge de 78

ans. Les deux cousins avaient été promus généraux le même jour, au lendemain de la bataille d'Isly. Le général Cavaignac était grand officier de la Légion d'honneur.

Les journaux catholiques d'Italie ont ouvert une souscription où viennent s'inscrire tous ceux qui voudront aider le Saint-Père dans les dépenses nécessaires pour la tenue du futur concile œcuménique. La première liste de l'*Osservatore* de Milan s'élève déjà à une somme considérable.—Mgr. Chigi, nonce du Saint-Siège, a remis, au nom de Pie IX, aux représentants diplomatiques du sultan et du vice-roi d'Égypte, un cadeau splendide en reconnaissance de la protection que ces deux souverains accordent, dans leurs États, à la religion catholique, tandis que l'empereur de Russie et ses auxiliaires s'appliquent à la persécuter dans la personne de ses pasteurs et dans celle de ses fidèles.—Plusieurs prélats étrangers sont en ce moment à Paris ; on cite notamment l'évêque d'Emmaüs, Mgr. Gautier ; l'archevêque de Tyr et de Sidon ; l'archevêque de Balbeck ; le patriarche d'Antioche ; l'archevêque de Merdin, et le patriarche d'Antioche, Alexandrie et Jérusalem.—Mgr. Grégoire Youssef, patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem et de tout l'Orient, qui officie avec la tiare, comme le Pape, vient à Paris pour conférer avec l'Empereur.—Mgr. Pierre-Georges de Natale, évêque chaldéen de Diarbekir, en Mésopotamie, est décédé à Albano. Il était venu à Rome de son diocèse si éloigné pour assister aux fêtes de la canonisation et du centenaire. A Albano, où il s'était rendu pour l'amélioration de sa santé, il a succombé à une fièvre pulmonaire.—L'incendie de l'église des SS. Jean et Paul à Venise paraît dû à des voleurs, qui, ayant mis la main sur les chefs-d'œuvre et les autres richesses que la chapelle du Saint-Rosaire contenait, ont eu recours au feu pour cacher leur crime.—Il résulte de relevés officiels que dans l'armée du Pape il y a 584 officiers, dont 410 Italiens, 106 Français, 40 Suisse, 12 Allemands, 6 Belges, 4 Irlandais, 2 Hollandais, 2 Espagnols, 2 Polonais. On y compte 8 généraux. L'armée entière se compose de 12 à 13,000 hommes.—Les ambassadeurs siamois ont quitté Paris pour retourner à Bangkok, capitale du royaume de Siam, après avoir accompli auprès du gouvernement français la mission qu'ils tenaient de la confiance de leur souverain. Cette mission avait pour but principal d'obtenir une nouvelle délimitation des frontières qui doivent séparer désormais l'ancien royaume de Siam du nouveau royaume du Cambodge. Les ambassadeurs emportent de la France et de l'accueil qu'ils y ont reçu les meilleurs souvenirs.—Les employés des divers services de l'empereur Maximilien, et ce qui reste de la légion autrichienne, sont arrivés à Saint-Nazaire. Tous ces hommes, au nombre de neuf cents environ, ont pris un train spécial qui traverse la France sans s'arrêter nulle part. Ce train les a conduits directement à Vienne.—Le sultan

vient d'envoyer treize chevaux magnifiques à l'empereur Napoléon et onze à l'empereur d'Autriche.—La conférence monétaire internationale a décidé en principe la création en France, comme dans les autres pays, des pièces en or de la valeur de 25 francs.

CAUSERIE LITTÉRAIRE.

L'an 67 de l'ère chrétienne, le 26 juin, la ville éternelle était en fête. Le peuple romain s'était répandu sur les deux rives du Tibre, pour assister à un spectacle sanglant. Il allait voir mourir les deux principaux chefs d'une religion nouvelle, ennemie des dieux de l'empire et digne, disait-on, de la haine du genre humain. Dans sa maison dorée Néron dut chanter un hymne joyeux en s'accompagnant de sa lyre, lorsqu'un de ses délateurs vint lui annoncer que Pierre avait été crucifié la tête en bas, que la tête de Paul était tombée sous la hache du bourreau et avait rebondi trois fois sur le sol : que le peuple, enivré à la vue de ce sang odieux, avait oublié l'incendie de Rome et qu'il avait regagné le Vélabre et la Suburre en criant : " Longue vie à César, maître du monde, pontife suprême, qui a détruit une exécration superstitieuse ! "

Qu'aurait pensé Néron, si un de ces chrétiens abhorrés, qui avaient déjà pénétré jusque dans sa maison et sa famille, eût troublé son triomphe par ces paroles fatidiques : — " César, ce que tu méprises comme une superstition est la seule religion véritable. Loin de haïr le genre humain, elle seule apprend à l'aimer. Elle sera bientôt connue et pratiquée d'un bout du monde à l'autre. Tu ne pourras rien contre elle. Les supplices, loin de la détruire, la fortifient. Ce vieillard que tu viens de faire mourir sur une croix, aura des successeurs, dans cette cité impériale, tant qu'il y aura des hommes sur la terre. Pendant trois siècles les empereurs les condamneront à périr au milieu d'affreux tourments. A la fin ils se laisseront de frapper ces vieillards, et ils s'inclineront devant eux. Ils leur laisseront Rome et iront fonder sur le Bosphore une ville nouvelle, où leur majesté ne sera pas éclipsée par la majesté du pontife suprême des chrétiens. Les successeurs de Pierre régneront à Rome et seront vénérés par toutes les nations de la terre. Un temple mille fois plus splendide que tes plus somptueux palais, sera élevé en l'honneur de l'humble Juif que tu viens de faire crucifier. De tous les confins du monde on viendra s'agenouiller près du tombeau qui gardera ses ossements. Un jour, dans dix-huit siècles, lorsque depuis plus de mille ans il n'y aura plus ni consuls, ni césars, ni empire romain, un des successeurs de ce pêcheur de Galilée dont tu as décrété la mort, convoquera les plus augustes représentants de cette religion, que tu crois avoir anéantie, pour célébrer sous les voûtes de ce

temple immense le dix-huit centième anniversaire de la mort de Pierre sur la croix. Ils accourront de tous les points du globe, même de ces contrées encore inconnues où les légions romaines n'ont jamais pénétré. Ils formeront une assemblée sainte, plus imposante que l'antique sénat aux plus beaux jours de sa gloire. La société religieuse dont Pierre est le centre et le chef prouvera aux peuples effrayés par les menaces de la guerre ou séduits par les délices de la paix, sa divine immortalité."

Cette prédication eût trouvé, sans doute, Néron incrédule. Il aurait regardé comme une folie l'annonce de la glorification solennelle, après dix-huit siècles, d'un Juif mort comme un vil esclave. Il se serait tourné vers ses affranchis pour leur dire : " Apportez-moi des roses, le parfum des roses est doux ! " Mais pouvons-nous ne pas croire, nous qui sommes témoins du miracle, nous dont la pensée habite Rome en ce moment et qui savons ce qu'est la papauté, dix-huit cents ans après la mort de saint Pierre ? En voyant cette auguste dynastie des souverains pontifes subsister toujours, tandis que toutes les autres disparaissent, pouvons-nous ignorer ce qui la préserve de la mort ? pouvons-nous ne pas dire : Le doigt de Dieu est là ?

Au commencement du XVI^e siècle, trois étrangers, célèbres à divers titres, un Hollandais et deux Allemands, vinrent à leur tour visiter Rome, où se donnaient rendez-vous toutes les intelligences. Témoins des magnificences, quelquefois trop profanes, du pontificat de Léon X, ils n'admirent rien et se scandalisèrent de tout. De retour dans leur patrie, ils proportionnèrent leur ingratitude aux égards qu'on avait eus pour eux. Rome ne fut pas étonnée de ces procédés, elle y était accoutumée et elle devait en avoir d'autres exemples. L'un, homme de lettres, souleva contre les moines et contre la cour romaine tous les humanistes, qui surent bientôt par cœur les *Colloques* satiriques d'Erasmus de Rotterdam. L'autre, guerrier fougueux, excita tous les hommes d'armes d'Allemagne à combattre l'Italie dégénérée. Les réites et les lansquenets répétèrent les vers d'Ulrich de Hutten, et s'écrièrent : " Brisons nos chaînes et secouons le joug ! " Le dernier, prédicateur populaire, osant tout dire et tout écrire, se moqua d'abord des indulgences, puis du Pape et de ses légats, combattit l'Eglise romaine avec la caricature et le pamphlet, poussa l'audace jusqu'à brûler une bulle pontificale sur la place publique de Wittemberg. A la voix de Luther s'accomplit dans les pays germaniques une révolution religieuse, dont toute la chrétienté ressentit le contre-coup.

Les contemporains furent surpris d'une si soudaine révolution. Elle éclata pour eux comme un coup de foudre. De même qu'ils n'avaient pas aperçu ses causes, ils ne prévirent pas ses suites. Cependant les esprits éclairés par les enseignements de l'histoire et attentifs à ce qui se passait autour d'eux, auraient dû s'attendre à cette crise terrible. Luther ne fut

que l'occasion de ce grand mouvement de séparation ; il était préparé depuis longtemps. A sa voix l'Allemagne sembla reconnaître son propre génie. Le vieil antagonisme de la race germanique contre la race latine se réveilla plus puissant que jamais. Les circonstances politiques favorisaient la contagion de la révolte. L'invention de l'imprimerie, la découverte d'un nouveau monde, la renaissance des lettres antiques avaient produit une effervescence générale. Depuis trois siècles les matériaux d'un incendie s'étaient lentement amassés ; il suffisait d'une étincelle pour tout embraser ; l'audace de Luther la fit jaillir.

L'irascible prédicant avait eu de nombreux précurseurs. C'est l'histoire de ces précurseurs de la réforme qu'a tracée d'une main ferme un historien italien, M. César Cantù, dont on peut dire que la réputation est européenne. Quoique son livre ait surtout pour objet de raconter quels furent les avant-coureurs du protestantisme en Italie, il est plein de curieux renseignements sur les causes qui devaient nécessairement amener une réforme, et sur les circonstances qui précipitèrent les événements et amenèrent, au lieu d'une réforme salutaire et graduelle, une subite et désastreuse révolution.

Deux sortes de personnes demandaient une réforme : les amis et les ennemis. Les uns la voulaient pour affermir l'autorité spirituelle, les autres la voulaient pour renverser l'autorité. Les uns blâmaient les abus avec indignation pour les corriger, les autres les exposaient avec moquerie pour y trouver un prétexte de secouer tout frein religieux.

Les papes, justement sévères envers ceux qui attaquaient la foi, laissaient toute liberté à ceux qui flagellaient les mauvaises mœurs. Ils étaient trop désireux d'une réforme générale pour ne pas favoriser tout ce qui pouvait les aider à l'accomplir. Le protestantisme, dont les suites ont été si funestes, produisit au moins un résultat heureux : il obligea aussitôt les catholiques à travailler énergiquement à cette réforme, que tout le monde réclamait et qu'on n'accomplissait qu'avec mollesse, parce qu'on se croyait sûr de l'avenir. Les décrets du concile de Latran, tenu sous Léon X, avait été pour ainsi dire une lettre morte ; les décrets du concile de Trente renouvelèrent la face de la chrétienté. L'Eglise manifesta une fois de plus sa vitalité divine. Ni les railleries d'Erasmus, ni les épîtres d'Ulrich de Hutten, ni les violentes diatribes de Luther n'ébranlèrent le roc immuable sur lequel est assise la Papauté. Pendant que les protestants, divisés en sectes ennemies, traitaient la foi, la morale, l'écriture, comme ils avaient traité le Pape, l'Eglise catholique faisait briller à tous les yeux le double miracle de son unité et de sa perpétuité. Elle prouvait sa sainteté et sa fécondité incépisable en donnant au monde des réformateurs véritables : S. Charles Borromée, S. Philippe de Néri, S. François de Sales, S. Vincent de Paul et tant d'autres.

A. MARC.